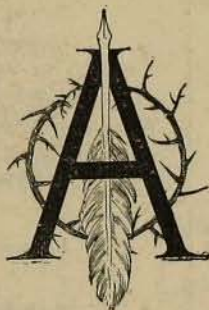




LE THÉÂTRE AU MOYEN AGE

## LE ROYAUME DE BASOCHE

(SUITE ET FIN)



LA faveur des troubles occasionnés par la guerre de Cent Ans, les pièces composées et jouées par les clercs étaient devenues peu à peu de violentes satires, d'une scandaleuse licence de pensées et d'expressions.

Quand Jeanne d'Arc eut rendu le trône de France à Charles VII et chassé les Anglais de sa bonne ville de Paris, le Parlement voulut entraver l'excessive liberté prise par les Enfants Sans-Souci et la Basoche.

En 1442, un premier règlement tenta de ramener *farces et sotties* à ce qu'elles étaient à leur origine, c'est-à-dire la mise en action d'innocentes plaisanteries d'étudiants, ou la parodie des travers et des ridicules du peuple et de la petite bourgeoisie.

Mais sans doute les clercs ne prirent pas au sérieux les remontrances du Parlement, et la représentation qui suivit dut être extrêmement audacieuse, car un arrêt en date du 14 août condamne les acteurs à quelques jours de prison, au pain et à l'eau.

Cette punition ne produisit pas un grand effet sur les coupables, et les plumes de la Basoche continuèrent leurs libres allures sans aucun respect pour la morale.

Dans les nombreuses pièces que nous ont léguées les prédécesseurs de Molière, nous ne trouvons à citer que deux Farces : *La Farce du Cuvier* et *La Farce nouvelle, très bonne et très joyeuse des deux savetiers, à trois personnages, c'est assavoir le pauvre, le riche et le juge.*

Cette Farce si joyeuse contient une scène d'une véritable grandeur, où s'affirme l'idéal religieux qui domine le Moyen âge.

Les consolantes pensées d'une autre vie, d'un éternel bonheur à venir, rendaient alors moins amères les misères du pauvre; en songeant aux joies du ciel, il n'enviait plus autant les jouissances d'ici-bas...

Écoutons le dialogue entre le savetier riche et le savetier pauvre :

LE RICHE

Amasse à présent quand tu seras vieux

LE PAUVRE

Voy je serai toujours joyeux.

LE RICHE

Argent est plaisance mondaine.

LE PAUVRE

C'est commencement de toute peine.

LE RICHE

L'argent fait faire maintz ébatz.

LE PAUVRE

Et à la fin fait dire : Hélas !

La *Farce du Cuvier* ne renferme pas d'aussi belles pensées, mais d'amusantes scènes de ménage.

Le pauvre Jacquinot a la faiblesse de se laisser dominer par sa femme, une créature violente, emportée et paresseuse, qui le charge de tous les soins de la maison.

Comme son mari a la mémoire courte, M<sup>me</sup> Jacquinot lui dicte son *rolet* :

Or écrivez, qu'on puisse lire que vous m'obéirez,

Or, mettez-la sans long blason,  
Pour éviter de me grever,  
Qu'il vous faudra toujours lever  
Premier pour faire la besogne.

Pour chauffer ma chemise.

Jacquinot veut protester, mais sa femme et sa belle-mère lui imposent silence.

— *Ecrivez*, dit l'une. — *Mettez*, dit l'autre.

Et le malheureux, courbant la tête sous ces deux volontés, écrit et signe qu'il fera le pain et la lessive, qu'il mènera la mouture au moulin et chauffera le four, il s'engage à *faire le lit au plus matin et puis mettre le pot-au-feu, tenir la cuisine, laver les pôts et les escuelles.*

Un bienheureux hasard va venger ce mari opprimé et lui permettre de rompre la charte matrimoniale si imprudemment consentie.

Tout en surveillant la lessive que fait son mari, M<sup>me</sup> Jacquinot tombe dans le cuvier; personne n'est là pour venir à son secours; elle appelle sa victime, qui est alors fort occupée à tordre le linge :

Mon bon mari sauvez ma vie,  
Je suis jà (là) toute évanouie,  
Baillez la main un tantinet.

JACQUINOT

Ceci n'est point dans mon rolet,

LA FEMME

Hélas ! qui à moi n'entendra.  
La mort me viendra enlever.

JACQUINOT, lisant son rolet.

Boulangier, fourner et buer,  
Bluter, laver et cuire.

LA FEMME

Le sang m'est déjà tout mué,  
Je suis sur le point de mourir.

JACQUINOT

Frotter, savonner et fourbir.

LA FEMME

L'heure est de m'é secourir.

JACQUINOT

Aller, venir, trotter, courir.

LA FEMME

Jamais n'en passeray ce jour.

JACQUINOT

Faire le pain, chauffer le four.

LA FEMME

Jà, la main. Je tire à ma fin.

JACQUINOT

Faire le lit au plus matin.

LA FEMME

Las, il vous semble que ce soit peu.

JACQUINOT

Et puis mettre le pot-au-feu.

LA FEMME

Las ! où est ma mère Jacqueline.

JACQUINOT

Et toute la cuisine nette.

LA FEMME

Allez-moi quérir le curé.

JACQUINOT

Tout mon papier est essoré (terminé).  
Mais je vous promets sans long plet  
Que ce n'est pas dans mon rolet.

Et, tranquillement, il s'éloigne pour se remettre à la besogne; alors sa femme épouvantée, voyant que les supplications sont inutiles, lui offre d'effacer un, deux, trois articles du rolet; mais Jacquinot reste impassible jusqu'au moment où tout est effacé.

Il s'approche alors du cuvier et en retire sa femme, à demi morte de peur et tout à fait convertie à ses devoirs de ménagère.

On ne jouait pas uniquement que des Farces sur les tréteaux de la Bazoche. Les clercs, dont la verve railleuse et mordante dépassait souvent toute limite, subissaient, eux aussi, cette grande influence religieuse qui éclaire d'une

lumière céleste les heures sombres du Moyen âge, et ils mettaient en scène des paraboles évangéliques, des préceptes de morale chrétienne.

On donnait à ces pièces le nom de *Moralités*. Elles avaient beaucoup d'analogie avec les Mystères et les Miracles, dont la représentation à Paris était le privilège exclusif des confrères de la Passion.

Dieu, la Sainte Vierge, les anges, les saints et les démons interviennent dans la plupart des *Moralités*. Comme dans les Mystères, on y retrouve le même esprit de foi, la même envolée vers le ciel, le même intérêt de curiosité au point de vue de l'adaptation des Saintes Ecritures aux mœurs et aux coutumes des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles.

Parmi le grand nombre d'œuvres que les paraboles évangéliques ont inspirées à la Bazoche, il en est une particulièrement intéressante : *La Moralité du Mauvais riche et du Ladre*.

Au début de la pièce, le Mauvais riche appelle son valet Trotte-Menu et lui ordonne de faire apprêter le dîner. Le couvert mis, le dîner prêt, le Mauvais riche appelle sa femme :

Femme venez à ce bassin  
Vos mains lavez sans retarder,  
Afin que nous allions dîner,  
Car la viande nous attend,  
Ainsi que Trotte-Menu dit.

Le ménage est à peine à table, qu'on entend résonner une cliquette; c'est le Ladre, qui vient demander l'aumône d'un morceau de pain. Le Mauvais riche, furieux, appelle son serviteur :

Trotte-Menu, mon bel ami,  
N'as-tu pas ouy ce truand,  
Que je t'avais dit cy-devant  
Que de ma porte tu chassasses  
Et que les chiens tu luy harasses.  
Vas le moy chasser victement.

Trotte-Menu va chercher les chiens et les lâche sur le mendiant; mais, comme dans le texte évangélique, les chiens, plus compatissants que les hommes, viennent caresser le pauvre ladre.

De plus en plus irrité, le riche ordonne à son valet de prendre un bâton pour chasser cet intrus, dont les plaintes troublent la gaieté de son repas. Trotte-Menu s'empresse d'obéir avec la brutalité des subalternes :

Or ça truand passez arrière  
Très fort vilain, museau pourri,  
Que de Dieu soyez-vous puni  
Tant me faicte avoir de peines.

Le ladre, tout meurtri, tombe sous les coups de Trotte-Menu, en suppliant le Seigneur de le délivrer de cette vie misérable. Sa prière

est entendue, et l'ange Raphaël vient chercher son âme pour la conduire en Paradis.

Satan accourt aussitôt :

Haro que je suis éperdu,  
Ce mécréant m'eschappera,  
Je voy Raphaël par delà  
Qui a jà son âme saisie.  
Rohouart, allons je te prie,  
Allons à lui sans arrêter  
Savoir cy lui pourra oster.

Malgré les deux démons, l'ange Raphaël emporte l'âme du pauvre ladre au séjour des bienheureux, où d'éternelles joies le dédommageront de ses souffrances passées; alors, Satan et son compagnon reviennent sur la terre. Le mauvais riche est mourant, et ils vont surveiller son agonie de peur que « Notre-Dame » ne leur enlève encore cette proie. Sa femme se désespère :

Lasse, dolente que feroy  
Puisque j'ai mon Dieu perdu !  
Trop mal il m'en est advenu,  
Car il m'aymait de bon amour.

Aussi aveuglée par la fortune et l'orgueil que son mari, elle ne pense pas à lui inspirer des sentiments de repentir pour son impitoyable dureté à l'égard du pauvre ladre, et le mauvais riche meurt dans l'impénitence finale.

Prends garde que cette âme ne s'échappe,

dit Satan à son camarade Rohouart.

Satan point ne t'en fault doubter,  
Ne voy tu pas que je la tiens ?

Après l'avoir étroitement liée, ils la jettent dans une hotte et l'apportent à Lucifer, qui va lui faire expier par de cruels tourments sa mollesse, sa gourmandise et son avarice.

Quand le roman de la Rose eut mis les allégories à la mode, les *Moralités* se remplirent de personnages figurant les vertus, les vices, les sentiments, jusqu'aux expressions.

Des acteurs représentaient le *sang d'Abel criant vers le ciel, le limon de la terre*, ou tout autres subtilités allégoriques.

Dans les œuvres de la reine de Navarre, la séduisante sœur de François I<sup>er</sup>, on trouve une *Moralité* sur la querelle de *Trop, Prou, Peu et Moins*.

Quelques-unes de ces allégories dramatisées avaient un très grand développement, et leurs représentations, comme celles des Mystères, devaient durer plusieurs jours. L'une des plus longues est la *Moralité de l'homme juste et de l'homme pécheur*.

La Terre produit deux enfants, qu'elle confie à la Fortune et au Monde, pour les amener à Baptême, le fils de l'Eglise. L'Eglise remet les

nouveau-nés à Innocence. Celle-ci les fait jouer avec ses deux filles : Enfance et Adolescence; mais survient Connaissance, qui arrête leurs jeux. Alors Bonté et Justice prient Dieu d'envoyer deux anges pour veiller sur les fils de la Terre. Les Anges gardiens vont chercher les Vertus; mais Lucifer, « qui ne respire que damnation », ouvre la porte à tous les Vices, qui se précipitent avec toutes leurs séductions sur les deux jeunes gens.

Le Juste, fidèle aux conseils de Connaissance et de Raison, suit le chemin du Salut, mais le Mondain se laisse entraîner par les Vices sur la route des plaisirs trompeurs. Quelques Vertus essaient de le ramener dans la bonne voie; il refuse de les écouter, et appelle les Vices pour les mettre en fuite.

Excité par Folle Plaisance et Prodigiousité, aveuglé par la Chair et l'Ignorance, l'homme mondain commence par s' « enivrer avec Gloutoisie »; Perdution en profite pour lui faire connaître Luxure et Paresse; celle-ci lui fait servir, le lendemain, un bon déjeuner par Sathan. Quand il est levé, Tromperie se présente avec des cartes et lui gagne l'argent que jette Prodigiousité. Alors, la Colère et l'Envie s'approchent de l'homme mondain et le poussent à se jeter sur Tromperie pour reprendre son argent; il consulte Avarice, et celle-ci lui conseille de s'adresser à Usure et Symonie, qui le conduiront à la roue de la Fortune.

Les Vertus essaient encore de le ramener dans le droit chemin; rebutées de nouveau, elles montent au ciel, supplier Notre-Dame de sauver ce pécheur endurci.

A la prière de la Sainte Vierge, Dieu ordonne à Nécessité, Adversité et Pauvreté d'aller chez le Mondain pour l'obliger, par Misère-extrême, à chercher Repentance.

Le Mondain, au lieu d'accueillir ces rudes messagères de la Miséricorde divine, demande à Lucifer de l'en débarrasser. Le prince des Enfers lui envoie Larcin et Infamette, qui chassent Adversité et sa suite. Celles-ci s'en vont alors chez l'homme Juste. Patience, Diligence et Labeur le soutiennent. Grâce à ces envoyés du ciel, il met en fuite les Tentations, et quand arrive la Mort, il se jette dans les bras de Confession. Bonne-Fin lui ferme les yeux, la Terre reçoit son corps, et son Ange gardien conduit son âme à l'entrée du Paradis, où se trouvent saint Pierre et l'archange saint Michel, tenant les balances de la Justice divine.

On met dans les plateaux de la balance céleste les deux livres où sont inscrits tout le bien et tout le mal accomplis par l'homme Juste pendant son séjour sur la terre... Hélas! le livre du Mal est plus lourd que celui du Bien, l'âme gémit, mais Miséricorde la con-

sole et la conduit à Notre-Dame, qui obtient de son divin fils « une lettre scellée comme un pardon ». L'Âme, accompagnée par Miséricorde, apporte la lettre de grâce, et son poids fait pencher le plateau des Bonnes œuvres; cependant, saint Pierre condamne l'Âme à se purifier en Purgatoire.

Raison, Confiance, Espoir et Patience viennent adoucir ses souffrances, puis arrive son bon Ange, qui lui fait parcourir ce lieu d'expiation et l'emmène jusque dans le séjour des Damnés.

En lisant la description de l'Enfer, on songe involontairement à la *Divine Comédie* du Dante; c'est le même courant d'idées qui inspire l'immortel poète toscan et les auteurs ignorés de la Basoche. Seulement, l'un a traduit les pensées, les croyances de son époque, avec un sublime génie, dans une langue admirable, tandis que les autres n'avaient au service de leur imagination qu'un style imparfait et un langage en voie de formation.

L'Ânge montre à l'Âme le royaume de la douleur :

En ceste montagne et hault roc  
Penduz au croc,  
Abbé y a et moyne en froc,  
Empereur, roy, duc, comte et pape,  
Bouteiller avec son broc.

.....  
Laboureur aussi a son soc,  
Cardinal, évesque a sa chappe,  
Nuls d'eux jamais de là ne s'eschappe  
Que ne les happe  
Le diable avec un ardent croc,  
Puis les met en obscure trappe,  
Puis fort les frappe  
Avec sa cappe,  
Au feu les mettant en un bloc.

L'âme du Juste aperçoit dans les tourments l'âme du Mondain. Larcin et Infamette, après l'avoir conduit à la reine de Perdution, l'ont laissé à Impatience, Del Comfort, Désespérance et Malle-Fin qui l'ont étroitement lié de cordes. Raison et Connaissance se sont, une fois encore, approchées de lui pour desserrer ses liens; mais, aveuglé par Désespérance, l'homme mondain les a repoussées. Alors, Dieu a appelé sa Justice et lui a commandé de frapper ce pécheur endurci. La sentence a été exécutée par la Mort. La Terre a repris le corps du pécheur et les Diables se sont emparés de son âme.

Saisi de frayeur, le Juste supplie son bon Ange de le ramener en Purgatoire.

Au retour, il traverse les limbes où sont les âmes des petits enfants morts sans baptême, et, en arrivant, il apprend que sa peine est commuée, grâce à l'intervention de l'Eglise, qui vient d'apporter les Prières et Oraisons faites en sa faveur par les fidèles qui sont sur la terre.

Les portes du Paradis s'ouvrent toutes grandes et l'âme entre en jouissance du bonheur éternel.

Cette pittoresque Moralité, si édifiante qu'elle soit, indique bien la tendance satirique des auteurs de la Bazoche. Le dénombrement des damnés, fait par l'Ange gardien du Juste, est aussi peu respectueux pour les dignitaires de l'Eglise que pour les rois et les grands seigneurs, et explique à merveille que le Parlement, scandalisé, ait interdit à la Bazoche, comme aux Enfants Sans-Souci, de jouer aucune pièce sans l'avoir soumise à l'examen des magistrats.

Dans notre étude sur les *Enfants Sans-Souci*, qui sera le complément de notre travail sur les origines du théâtre en France, nous verrons naître et grandir cette institution de la censure théâtrale qui a traversé les révolutions et les siècles.

En vieillissant, dame Censure est devenue moins sévère qu'au temps de sa jeunesse. Elle se montre indulgente aux héritiers des plumes audacieuses des Enfants Sans-Souci et de la Bazoche, et la morale ne trouve près d'elle qu'une bien incomplète sauvegarde !...

Malgré les rigueurs du Parlement, le royaume de Bazoche conserva longtemps son organisation. Le duc de Bedford, les Armagnacs et les

Bourguignons, aux jours sombres de la guerre de Cent ans, Louis XI et Charles VIII, François I<sup>er</sup> et Catherine de Médicis respectèrent le gai royaume institué par Philippe le Bel. Henri III, dont la couronne héréditaire était si chancelante, fut-il jaloux de cette royauté élective qui s'exerçait sans conteste ? Les clercs au Parlement et au Châtelet avaient-ils montré trop d'enthousiasme pour le duc de Guise ? Toujours est-il que le dernier des Valois interdit au chef de la Bazoche de prendre le titre de roi et de porter la toque « semblable à celle des rois de France », ainsi que l'avait autorisé le fils de Saint Louis.

Le chancelier devint dès lors le premier personnage de la Bazoche, qui conserva presque tous ses autres privilèges jusqu'à la Révolution.

Le même vent d'orage qui renversa les corporations et les maîtrises emporta la joyeuse association. Ses privilèges disparurent avec ceux de la noblesse et du clergé. Il n'y a plus de farandoles dans la cour du Palais de Justice, autour du May enguirlandé de lierre, enrubanné aux couleurs de la Bazoche, et c'est tout au plus s'il reste un vague souvenir de cette curieuse institution du Moyen âge.

JACQUES DE LA FAYE.

## CONSEIL



UNE des choses les plus antipathiques aux personnes jeunes, c'est sans contredit la régularité.

On vous l'a souvent prêchée, mesdemoiselles, et je suis sûre que, d'instinct, vous l'avez en horreur.

Vous êtes, en effet, à l'âge où l'imagination prédomine, et l'imagination a pour suivante trop fidèle la fantaisie. L'imprévu est un besoin pour vous, et vous avez quelque tendance, — une tendance très naturelle, je le reconnais, — à le confondre avec le décousu. L'idée d'enfermer votre vie dans des limites soigneusement gardées, de recommencer chaque jour à la même heure ce que vous faisiez la veille, cette idée vous est tout simplement odieuse, et la plupart d'entre vous se refusent à accepter ce qu'on appelle un règlement de

vie, ou se révoltent plus ou moins ouvertement contre les entraves morales qu'il représente.

Il ne faut jamais exagérer les choses, même excellentes. La régularité est indispensable, certes, pour faire de sa vie quelque chose d'utile et de raisonnable. Toutefois, je ne viens pas vous prêcher dans le monde l'exactitude de la vie de pension. Non seulement cette exactitude deviendrait impossible, ridicule, mais elle nuirait même à beaucoup de convenances et même de devoirs. De plus, je reconnais très volontiers qu'il faut à une jeune fille une dose de liberté, une sorte d'espace moral pour se mouvoir, et je trouve juste de faire à toutes ses facultés, même à son imagination, une certaine part dans sa vie nouvelle.

Mais il faut en même temps admettre d'abord que cette vie, plus ou moins mêlée au monde, comporte par elle-même une dose d'imprévu très suffisante et souvent même trop considé-

rable; ensuite que la fantaisie ne peut prédominer, et que l'imagination, qui la suit et lui obéit trop fidèlement, doit se soumettre elle-même à la raison et servir plutôt les intérêts de celle-ci, c'est-à-dire qu'elle doit être employée à parer le devoir et à jeter de l'agrément même, surtout, sur les choses ennuyeuses, mais qui *doivent* être faites.

Vous êtes assez impartiales, mesdemoiselles, pour reconnaître vous-mêmes que sans régularité on n'arrive à rien. Je vous suppose à toutes le désir sincère de mener une existence sérieuse et utile. Cette existence comporte, en plus de vos devoirs de famille, l'étude et la lecture, les arts d'agrément, les bonnes œuvres. Avouez que si vous faites cela par fantaisie, par saccades, par caprice, vous ne mènerez rien jusqu'au bout. Aujourd'hui, captive par un livre intéressant, vous laisserez pinceaux, musique, travail. Demain vous passerez au piano la journée entière. Mais, lassée même par l'excès de cette étude ou de ce plaisir, vous laisserez ensuite pendant huit ou quinze jours le livre ou le piano, perdant ainsi le bénéfice du temps exagéré que vous y avez consacré.

Sans vous limiter par des demi-heures précises ou des minutes, si cela vous est trop désagréable, je voudrais que, en principe, vous consacriez chaque jour un temps à peu près déterminé à telles ou telles occupations. Il faut prendre surtout pour cela les heures de la matinée, sur lesquelles l'imprévu a moins de prise. D'abord, il est vraiment indispensable d'avoir une heure fixe pour se lever. C'est un genre d'ordre que doit posséder toute femme raisonnable. J'ajouterai que cette régularité dans l'heure du lever en rend le moment beaucoup moins pénible, même pour les pares-

seuses : on s'habitue à tout, et vous verrez bien vite, si jeunes que vous soyez, que l'habitude exerce à tout âge et à propos de tout son influence très adoucissante.

J'aimerais à vous voir consacrer à de bonnes lectures ces premiers moments de la journée. Astreignez-vous à lire une demi-heure au moins, plus si vous pouvez, en prenant des notes, même si vous êtes mal en train, comme on se force à manger sans appétit, tous les jours, aux mêmes heures, pour entretenir et renouveler ses forces : la lecture est la nourriture de l'esprit.

Ai-je besoin de vous dire que les arts d'agrément ont besoin d'exercice, et d'exercice quotidien? Si vous les négligez par caprice, vous arriverez bientôt à perdre le talent acquis au prix de longues années.

Et les bonnes œuvres! Qu'est-ce qui demande plus de régularité que le soin des créatures vivantes qui comptent sur vous, et vis-à-vis desquelles vous avez pris un engagement au moins moral! Si vous visitez des pauvres, faites-le à peu près à jour fixe, sous peine de vous relâcher bien vite et de perdre cette belle et bonne habitude. Si vous travaillez pour eux, ne laissez pas votre ouvrage inachevé pendant des semaines pour une flânerie ou un caprice.

Croyez-moi, mesdemoiselles, en vous astreignant à cette régularité, vous vous formerez à la vie sérieuse, vous fortifierez en vous le sens du devoir, vous acquerrez un empire réel sur vous-même, au lieu de vous laisser entraîner et dominer par votre fantaisie, et vous serez étonnées de tout ce que vous arriverez à faire de bon et d'utile.

M. MARYAN.

---

## CURIOSITÉ HISTORIQUE

### L'HONNÉTÉTÉ COMMERCIALE EN 1670

« Sa Majesté étant en son conseil royal de commerce ordonne que les étoffes manufacturées en France, qui seront défectueuses et non conformes aux règlements, seront exposées sur un poteau de neuf pieds, avec un écriteau contenant les nom et surnom du marchand et de l'ouvrier trouvés en fraude; lequel poteau avec un carcan sera, pour cet effet, incessamment posé devant la principale porte où les manufactures doivent être visitées et marquées, pour y demeurer les marchandises jugées défectueuses pendant deux fois vingt-quatre heures, lesquelles passées, elles seront ôtées, pour être ensuite coupées, déchirées, brûlées ou confisquées, suivant qu'il aura été ordonné. En cas de récidive, le marchand ou l'ouvrier qui seront tombés pour la seconde fois en faute seront blâmés par les maîtres et gardes ou jurés de la profession, en pleine assemblée du corps, outre l'exposition de leurs marchandises sur le poteau; et, pour la troisième fois, ils seront mis et attachés audit carcan, avec les échantillons des marchandises sur eux confisquées, durant deux heures. »

(Ord. roy., 1670.)

# MAIN D'ENFANT

(SUITE)



Le président écoutait le jeune homme, et, tout pensif, jouait machinalement sur son bureau une marche fantaisiste.

— Il m'est parfaitement égal que Rosie Gorvello habite ici ou là, dit-il enfin, pourvu qu'elle soit bien. Je pensais que vous seriez enchanté de vous débarrasser de cette enfant. Vous parlez de son chagrin; sous peu cependant, elle devra vous quitter.

— Evidemment; mais, ses nerfs étant moins ébranlés, elle supportera mieux la séparation, et je serai vite oublié si son oncle se montre bon pour elle.

— Gardez donc votre pupille, vous avez réponse à tout, ajouta le président, avec un sourire... Ah! encore un mot: Monsieur Gorvello a toujours vécu dans le Midi, la fillette ne doit pas être encore habituée à notre climat. Vous habitez, m'a-t-on dit, un vrai nid sur la hauteur, ne craignez-vous pas que l'enfant souffre de cet air vif des montagnes?

Gérard se leva:

— Je ne m'en suis pas encore aperçu: son plaisir est de courir malgré le vent, le froid, même la pluie, sur le chemin solitaire, et quand elle rentre à la maison, ses joues sont plus roses, son appétit meilleur. Au reste, vous le dites vous-même, monsieur, le séjour de Rosie Gorvello sera de courte durée. Excusez-moi d'être resté si longtemps, je suis vraiment heureux que cette question soit réglée.

— Moi aussi, je l'avoue. Au revoir, vous me donnerez des nouvelles, n'est-ce pas? Ah! ce pauvre Gorvello, quelle triste fin!

Le président tendit la main au jeune homme avec une réelle sympathie, puis écouta le bruit de ses pas se perdre dans le vestibule.

— Launay et M. Tudy l'ont bien jugé, s'écria-t-il tout haut, c'est un fameux original!

Et, plus bas, il ajouta:

— Quand même, il fait bon rencontrer sur sa route de ces originaux-là!

Gérard, lui, reprenait à grands pas le che-

min de sa demeure. Il lui tardait d'apprendre à Mathurine le résultat de sa visite; il lui tardait surtout de revoir le délicat visage de Rosie! Ne venait-il pas, pour elle, de faire une démarche qui coûtait à sa sauvagerie?... Pour elle, sa vie tranquille n'allait-elle pas être bouleversée durant plusieurs mois?

Tout en marchant, il songeait aussi que cette solution nécessitait de nouveaux sacrifices. La présence de Rosie occasionnerait un surcroît de dépenses: l'enfant commençait à avoir froid sous ses robes légères; il lui fallait un vêtement chaud, des bottines fourrées, un capulet, bien des choses enfin...

Diminuer la somme qu'il envoyait régulièrement au notaire, Gérard n'y songeait pas; il se disait que pendant la saison de Royat, il lui eût été facile de donner des leçons en sortant de la fabrique, mais l'hiver!...

Tout songeur, déjà moins pressé d'arriver, il continuait sa route à pas lents. Soudain, il s'arrêta:

— Oui, c'est cela, je vais supprimer l'achat d'un paletot. Cet achat s'impose cependant! j'ai froid, et mes vêtements sont absolument râpés... Bah! Il y a des choses plus rudes à supporter.

Il reprit sa marche rapide, toujours un peu soucieux; mais, lorsque, parvenu au bas du sentier, il aperçut à la croisée de sa chambre un mouchoir blanc qu'agitait une petite main, sa figure sérieuse s'éclaira d'un rapide sourire:

— Allons, je suis attendu, murmura-t-il; qu'importent les sacrifices, Gérard le solitaire n'est plus seul, il est aimé d'un enfant.

Et, depuis trois ans qu'il vivait dans la tristesse, jamais il n'avait senti un baume de paix comme celui qui pénétra en ce moment son cœur.

Dès ce jour, Gérard s'occupa davantage de Rosie. Tout en se montrant bon pour elle, il l'avait jusqu'alors complètement laissée à la garde de Mathurine, croyant que les parents de M. Gorvello réclameraient au plus vite la pauvre petite créature; maintenant, la situation était changée. Rosie passerait sans doute plusieurs mois à la maisonnette de la montagne; il fallait continuer l'œuvre du père disparu, développer l'intelligence de l'enfant, fournir un aliment à sa curiosité en l'instruisant sans fatigue, chercher surtout à éloigner de cette

nature délicate tout ce qui pouvait en exciter la sensibilité maladive.

Mathurine était au-dessous de cette tâche. Sa pitié pour Rosie s'était vite changée en une ardente affection. Elle jouait avec elle des journées entières, accédant à ses moindres caprices, entonnant d'une voix chevrotante de naïfs Noël's, des complaintes, dansant même, oublieuse de son deuil, quelques bourrées d'Auvergne, fouillant dans ses vieux souvenirs pour lui conter les terrifiantes histoires de revenants et de loup-garou qui la passionnaient elle-même aux veillées d'autrefois.

Mais rien dans tout cela n'était propre à élever l'esprit ; et Gérard, prévoyant aussi qu'à bref délai l'imagination de Mathurine serait à bout de ressources pour distraire l'enfant, régla l'emploi du temps de cette dernière.

— Puisque tu ne veux pas aller en pension, je serai ton maître, Rosie, lui dit-il, quelques jours après sa visite au président Fromont.

Elle soupira...

— Comme papa !... Il m'avait acheté des livres, vois-tu... Je sais l'histoire de Caïn et d'Abel, de Jeanne d'Arc brûlée par les méchants Anglais ; la Cigale et la Fourmi ; puis, la France, capitale Paris ; le Portugal, capitale Lisbonne. Notre Père, Je vous salue, Je crois en Dieu jusqu'à « est ressuscité des morts ».

— Monsieur Fromont m'a donné tes livres ainsi que tes cahiers.

Son teint pâle s'empourpra, et, toute honteuse :

— J'écris très mal, dis ? Je ne puis faire encore que des pages de gros...

— Tu travailleras, et bientôt ce sera mieux.

— Oh ! oui, il faut que je devienne savante, savante comme maman, comme papa, comme toi.

Dès le lendemain, on se mit à l'œuvre : le maître était patient, l'élève intelligente. Après quelques semaines, Gérard s'étonna de l'intérêt qu'il prenait à ces leçons d'une simplicité extrême.

La naïveté de l'enfant l'amusait : parfois aussi ses questions étranges le plongeaient dans un véritable embarras.

— Tu ne sais donc pas ta prière ? lui demanda-t-elle un jour.

— Pourquoi crois-tu cela ?

— Papa la récitait toujours avec moi... Toi, jamais.

— Ce n'est pas possible, puisque tu couches dans la chambre de Mathurine.

— Oh ! Tu t'en irais ensuite... Vois-tu, oncle Gérard, Mathu est vieille ; elle oublie souvent de me faire faire ma prière. Alors, comme je ne la fais qu'à moitié, le bon Dieu n'est pas content.

Et le soir même, le retenant près de son petit lit :

— Allons, à nous deux. Commence « Au nom du Père » ; moi, je brouille tout, maintenant.

Mais, Gérard « brouillait » encore plus qu'elle. Surprise, elle l'arrêta dès les premiers mots :

— Ce n'est pas cela du tout, du tout. Tiens, dis comme moi : « Je vous salue, Marie, pleine de grâces, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes... entre toutes les femmes, le créateur du ciel et de la terre, en Jésus-Christ son fils unique... » Non, je me trompe. C'est le « Je crois en Dieu ». Oh ! oncle Gérard, je ne sais plus ; le bon Dieu doit pleurer là-haut, et papa aussi.

Mathurine vint à ce moment pour la déshabiller, et Gérard s'en allait, quand, arrivé à la porte de sa chambre, il se retourna :

— Eh bien ! Rosie, dit-il d'un ton de reproche, voilà la première fois que je n'ai ni baisé ni bonsoir.

Elle lui tendit les bras.

— Bonsoir, oncle Gérard, mon cœur est gros, bien gros... Je suis sûre que le bon Dieu et papa sont fâchés.

Quelques instants plus tard, le jeune homme, assis devant sa petite table de travail, lisait dans le catéchisme de Rosie, le Pater, l'Ave et le Credo qu'il avait volontairement laissés durant ses trois années de souffrance.

Et désormais, chaque soir, quand l'enfant agenouillée balbutiait pieusement sa prière, la voix grave de Gérard lui commençait les mots dont elle ne se souvenait pas.

Décembre arriva avec ses jours sombres et courts, sa bise glaciale, ses rudes giboullées ; mais l'hiver parut moins triste cette année-là à Mathurine et à Gérard. Le vent du nord faisait craquer cependant les branches des vieux sapins plantés derrière la maisonnette. La neige ne cessait de tomber, rendant les chemins presque impraticables, enlevant la vue du paysage ; mais si, au dehors, la tourmente sévissait dans toute sa violence, à l'intérieur, Rosie réjouissait le cœur et les yeux de ses deux protecteurs.

Sans oublier son père, insensiblement, elle avait repris sa gaieté : une gaieté douce, tranquille, comme celle des enfants élevés sans compagnons de jeux. C'était un plaisir d'entendre sa fraîche petite voix répéter les vieilles chansons de Mathurine, son babillage sur les menus faits du jour quand Gérard arrivait de la fabrique, ses éclats de rire pendant les histoires qu'il lui contait à la veillée. Le voyant peu, elle jouissait davantage de sa présence. Toujours elle le guettait vers la croisée bien close, l'accueillant par des cris joyeux, et trotinant ensuite derrière lui sans se lasser, comme si elle eût craint de le perdre ; ou

bien, oublieuse de ses jouets, elle grimpa sur ses genoux, et, véritable oiseau frileux, elle se blottissait contre sa poitrine, ne demandant rien plus que ses caresses.

Avec Mathurine, Rosie était moins raisonnable et abusait un peu de l'indulgente bonté de la vieille femme qui ne « savait pas gronder », comme elle disait à Gérard... Il fallait une surveillance constante en l'absence de ce dernier pour empêcher l'enfant de courir dans la neige, dont les « mouches blanches » excitaient son admiration.

— Il me tarde que les beaux jours arrivent, Monsieur Gérard, disait souvent Mathurine au jeune homme, la petitoune s'enrhume au moindre froid; pourtant, c'est pitié de la garder en cage comme un oiseau. Il faut aux enfants le soleil, le grand air, c'est ça qui leur donne des joues ! Elle cherchera des violettes sous les haies, gambadera dans les prés comme un jeune cabri... Nous pourrions peut-être avoir une chèvre avec laquelle elle jouerait et qui lui donnerait un bon verre de lait chaque matin.

Gérard écoutait la vieille femme, mais ne répondait pas. Où serait Rosie au printemps ? Le président Fromont, auquel il donnait de loin en loin des nouvelles de l'enfant, n'avait pas reçu d'autre lettre du contre-maitre Nortal, mais il était évident qu'il fallait s'attendre chaque jour à une solution.

Si M. Gorrvello se rétablissait, il quitterait Buenos - Ayres, et son retour en France serait le signal du départ de Rosie. S'il mourait à l'étranger, il resterait toujours sa fille pour prendre une décision. Et Gérard, dans l'intime de sa pensée, souhaitait qu'ils fussent cupides comme les autres parents de l'enfant. Alors, il pourrait sans doute la garder, personne ne lui disputerait ce pauvre être pour lequel il avait éprouvé d'abord une simple compassion, mais qui, peu à peu, par sa douceur et ses naïves caresses, avait su prendre une place dans son cœur malade.

Quelle place ? Celle d'un ange gardien ? D'une petite sœur tendrement chérie ? D'un enfant auquel il s'intéressait uniquement en raison de son abandon et de sa gentillesse ? Il l'ignorait, ne se rendant pas bien compte de son attachement profond... Ce qu'il savait, par exemple, c'est que sa présence lui apportait un rayon de joie. .

Le souvenir du passé le faisait souffrir aussi cruellement, le fardeau de la vie lui paraissait aussi lourd ; mais, quand il sentait la petite main de Rosie dans la sienne, surtout quand, à genoux près d'elle, il s'unissait à sa courte prière, il lui semblait qu'une voix murmurait à son oreille des mots de courage et d'espoir

## IX

L'hiver fut long cette année-là, bien que Mathurine eût fait brûler quantité de cierges devant certaine statue de saint spécialement invoqué pour ramener les beaux jours.

Enfin, un matin, les légères vapeurs de la nuit s'élevèrent, découvrant collines et montagnes ; le soleil parut, brûlant, au milieu d'un ciel sans nuage ; sous la neige qui fondait rapidement se montrèrent les fougères dentelées, les frêles boutons de violettes, et, tout au fond des bois, le coucou annonça l'arrivée du printemps.

Ce même jour, Gérard reçut quelques lignes du président Fromont, auxquelles était jointe une lettre de M. Nortal. Ce dernier s'excusait de son silence occasionné par le surcroît de travail, demandait des nouvelles de l'enfant, et faisait espérer un dénouement prochain. M. Gorrvello, complètement rétabli, pensait sous peu revenir en France ; dès son arrivée, le contre-maitre lui expliquerait la position de la petite fille : ce qu'il n'avait pas jugé à propos de faire jusqu'à présent, M. Gorrvello se trouvant au milieu de tous les soucis d'une succession embrouillée. Il terminait en priant le président de remercier « la personne charitable » qui s'occupait de l'enfant, en attendant que M. Gorrvello pût exprimer lui-même sa reconnaissance.

Le ton de cette lettre indiquait une ferme conviction de voir accepter la tutelle de Rosie, et le cœur de Gérard se serra si douloureusement, qu'il comprit à cette heure combien Rosie lui était chère. Dans la soirée, il retourna à la maisonnette. Le ciel était toujours aussi pur, le soleil aussi brillant, le coucou chantait encore au fond des bois ; mais le jeune homme, détournant les yeux de cette nature en fête, songea que, pour lui, le printemps ouvrait une nouvelle ère de mauvais jours.

Les trois mois qui suivirent s'écoulèrent pour Gérard dans une inquiétude constante. Il redoutait l'arrivée du facteur, tremblait au moindre bruit, pâlisait à la vue d'un inconnu entrant à la fabrique, et, cherchant à s'habituer à la séparation, il fuyait la société de Rosie dont les caresses lui faisaient mal.

Au retour de ses promenades solitaires, il s'enfermait dans sa chambre ; et, là, sans prêter l'oreille aux coups timides que la fillette frappait à sa porte bien close, sans répondre aux appels de sa voix suppliante, il passait des heures « noires », songeant, plus que jamais, à la dureté de sa mère, à ses trois années de solitude en compagnie d'une vieille femme morose... solitude qu'était venue adoucir la

présence de Rosie, et qui paraîtrait plus triste après son départ.

Etonnée, l'enfant se plaignit d'abord doucement au jeune homme de ses absences prolongées :

— Je ne te vois plus, oncle Gérard, pourquoi, dis ?

— Parce que j'ai du travail, beaucoup de travail.

— C'est ce qui te donne l'air si méchant ?

— J'ai l'air méchant ?

— Oui, oh ! oui... Tu ne m'embrasses plus le matin, et je récite ma prière toute seule.

— Mathurine te caresse...

Elle l'interrompit.

— Ce n'est pas pareil... J'aime beaucoup Mathu ; mais, toi, tu es l'oncle Gérard.

— Il faudra cependant que tu te passes de l'oncle Gérard, répondit-il brusquement.

Et, se levant, il partit, après avoir posé un baiser rapide sur le front de la fillette interdite.

Alors, Rosie s'adressa à Mathurine avec l'insistance de l'enfant qui veut pénétrer un mystère ; mais la vieille femme se contenta de soupirer, ne sachant elle-même à quoi attribuer la tristesse croissante du jeune homme.

Plusieurs fois Rosie recommença ses questions près de l'un et de l'autre sans obtenir de résultat ; alors, voyant ses efforts inutiles, ses caresses repoussées par Gérard, Mathurine de plus en plus silencieuse, son petit cœur aimant se replia sur lui-même. Elle cessa de guetter le retour du jeune ingénieur, ses chants et ses rires ne résonnèrent plus dans la maisonnette ; les livres et les cahiers furent abandonnés ; et, sans se plaindre, elle passa ses journées avec un livre d'images sur ses genoux, et une poupée entre ses bras.

Mathurine la surprenant un jour, les yeux fixes, ne donnant un regard ni au livre, ni à la poupée, lui demanda :

— A quoi penses-tu, minette ?

— Je voudrais aller vers papa, répondit-elle ; dis-moi le chemin, Mathu.

Dès ce moment, Mathurine, effrayée, recommença, pour distraire l'enfant, ses vieux contes et ses naïves chansons ; le sourire, toutefois, ne reparut plus que faiblement sur les lèvres de la petite fille ; bientôt, ses yeux devinrent ternes, ses joues perdirent leur légère teinte rosée, il y eut de la languen dans tous ses mouvements.

Gérard ne s'apercevait de rien : il mangeait à la hâte, passait son temps à la fabrique ou bien au loin dans la montagne, et rentrait à une heure tardive, alors que Mathurine et Rosie étaient déjà couchées.

Un soir, cependant, la vieille domestique l'arrêta au moment où il ouvrait la porte de sa chambre :

— Monsieur Gérard, venez voir la petite, dit-elle tout bas.

— Pourquoi ? Elle me demande ?

— Non, oh ! non, elle dort, la pauvre mignonne ; mais, mais... je la crois malade.

— Malade ?

Le jeune homme arracha brusquement le flambeau que Mathurine tenait à la main, et s'avança près du lit de Rosie. Un instant, il regarda en silence le petit visage amaigri de l'enfant, et, très pâle, se retournant vers Mathurine :

— Qu'a-t-elle ?

— Je n'en sais rien. Elle ne se plaint pas. Parfois, je vois des larmes dans ses yeux ; et, dernièrement, elle m'a demandé le chemin pour aller vers son pauvre papa. M'est avis qu'elle s'ennuie ici cette petitoune. Je ne sais pas l'amuser comme vous, moi, Monsieur Gérard.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas averti plus tôt ?

Interdite, elle murmura :

— Vous êtes redevenu comme autrefois, Monsieur Gérard. Aujourd'hui, cependant, lorsque j'ai vu cette mignonne ne vouloir rien manger, je me suis dit qu'il fallait vous parler.

— Je cours à Royat chercher un médecin, dit le jeune homme d'une voix altérée ; dans vingt minutes nous serons de retour. Le mal pourrait s'aggraver, et il est impossible de passer la nuit avec une pareille inquiétude.

Mathurine le retint d'un geste.

— La petite n'a pas de fièvre, elle dort tranquille. Croyez-moi, Monsieur Gérard, attendez à demain. Vous ferez venir M. Laurent qui vous a si bien soigné pendant votre maladie.

Elle eut beaucoup de peine à le convaincre, et il fallut son assurance réitérée qu'il n'y avait aucun danger, pour le décider à patienter jusqu'au jour.

Mais il ne dormit pas, tant ses regrets étaient vifs, son angoisse profonde, et Mathurine l'entendit se promener dans sa chambre une partie de la nuit.

Dès l'aube, il courut à Clermont chercher le médecin dont Mathurine avait parlé la veille.

Le docteur Laurent était un savant praticien et un excellent homme. Vif, brusque, parlant haut, menant rondement ceux qui lui soumettaient des maux imaginaires, nul n'avait la voix aussi douce, la main aussi délicate, la charité aussi ingénieuse auprès des pauvres malades. Au chevet de Gérard, il s'était conduit en véritable père ; les paroles échappées au jeune homme pendant le délire lui avaient révélé bien des choses ; et, tout en n'ayant pas gardé de relations avec son client, il éprouvait pour lui une réelle sympathie, surtout depuis

que la rumeur publique lui avait appris sa conduite à la mort de M. Gorvello.

— Voyons, mignonne, dit-il à Rosie en plongeant son regard scrutateur dans les yeux bleus de l'enfant, l'oncle Gérard s'inquiète, et me dit que tu es malade. Est-ce vrai ?

Une légère rougeur couvrit les joues pâles de la fillette pendant qu'elle secouait négativement la tête.

— Comment, non ? L'oncle Gérard n'est pas menteur.

— Il n'en sait rien, il ne me voit plus, répondit-elle très bas.

— J'ai été, en effet, fort occupé depuis quelque temps, dit brièvement Gérard.

Etonné, le docteur attira la petite sur ses genoux.

— Alors, tu t'ennuies toute seule ?

Elle soupira.

— Oui, oh ! oui. Mathu est bonne, très bonne, elle conte des histoires et s'amuse avec moi ; mais l'oncle Gérard savait des histoires encore plus belles ; surtout, il me parlait de papa et m'embrassait comme lui.

— Aimerais-tu avoir une petite amie avec toi ?

— Non.

— Pourquoi ?

Elle eut un geste lassé ; puis, d'une voix lente :

— Je n'ai plus envie de jouer.

— Et si l'oncle Gérard t'emmenait faire un voyage ?

Une nouvelle rougeur parut sur son visage, mais elle garda le silence.

Le jeune homme passa la main dans ses boucles blondes.

— Allons, Rosie, veux-tu ? Une belle promenade tous deux, bien loin, bien loin.

— Je ne pourrais pas te suivre, et tu ne m'aimes plus, dit-elle dans un sanglot.

Le docteur donna un baiser à la pauvre petite créature.

— Rosie n'est pas raisonnable ; l'oncle Gérard l'aime beaucoup, car il est venu pour elle me chercher de bonne heure ce matin. J'étais encore au lit, sais-tu, avec un grand casque à mèche qui s'enfonçait jusque-là, tiens.

Il montrait le bout de son nez ; et l'enfant, les joues encore couvertes de larmes, partit d'un joyeux éclat de rire.

— Allons, tu ris ; donc, tu n'es pas bien malade. Va vite t'amuser. Comme l'oncle Gérard a moins de travail, je suis sûr qu'il te contera des histoires aujourd'hui.

Il la regarda s'éloigner avec ses longues boucles flottant sur ses épaules, sa démarche allanguie, sa taille frêle ; puis, quand il la vit occupée à cueillir des fleurs dans le pré voisin sous la garde de Mathurine, il se tourna vers Gérard :

— Vous allez à la fabrique ?

— Oui.

— Faisons route ensemble.

Alors le médecin passa son bras sous celui du jeune homme.

— Pourquoi gardez-vous Rosie Gorvello, si vous ne voulez pas vous occuper d'elle ? demanda-t-il.

Gérard ne répondit pas.

— Mon cher ami, continua le docteur Laurent, excusez mon indiscretion et pardonnez ma franchise ; il faut, entendez-vous, *il faut* qu'aujourd'hui même la vie de cette enfant change du tout au tout.

Le jeune ingénieur tressaillit.

— Je dois me séparer de Rosie...

L'altération de sa voix était telle, que le médecin attacha sur lui son pénétrant regard.

— Non, aimez-la seulement.

— Mais, je l'aime !

A ce cri du cœur, si vrai, le vieux praticien devina une partie de la vérité.

— Montrez-le à cette petite, dit-il alors avec une réelle bonté. C'est une plante délicate, une vraie sensitive, jetée seule dans la vie par un affreux malheur. Elle a besoin de distractions, de tendresse. Vous les lui avez données au début, à ce que j'ai cru comprendre, vous devez continuer.

— Je ne croyais pas qu'à cet âge...

— Allons donc ! L'animal a besoin de soins et de caresses, et vous voudriez que l'enfant pût s'en passer ? J'ajoute que Rosie Gorvello est particulièrement impressionnable, nerveuse ; elle est atteinte, en ce moment, d'une maladie de langueur...

Gérard l'interrompit :

— Gravement atteinte ?

— Mon jeune ami, je vous réponds de la sauver, si vous suivez mes prescriptions. Demandez un mois de vacances à M. Tudy, et emmenez l'enfant au bord de la mer. Elle verra de nouveaux pays, prendra des bains, se roulera sur le sable chaud de la plage. Si vous ajoutez à ces distractions, à ce traitement, des causeries enfantines dont cet esprit curieux paraît avide, une tendresse qui se manifeste autrement que par des soins banals, en peu de temps, cette fillette reprendra de la force et de la gaieté.

— C'est impossible ! dit Gérard ; on viendra peut-être ce soir me l'enlever.

Et, tout d'une haleine, il lui raconta le vif intérêt mêlé d'affection qu'il portait à Rosie, et ses inquiétudes depuis qu'il savait le retour prochain de M. Gorvello.

Le docteur l'écoutait avec une profonde attention.

— Ah ! mon pauvre ami, dit-il enfin, le commerce des hommes m'a rendu sceptique. Ce

M. Gorvello a une fille, il ne se chargera pas d'une enfant sans fortune. Depuis la lettre dont vous me parlez, il est arrivé, installé, décidé à garder le *statu quo*.

— Si je croyais ! murmura Gérard.

— Si je croyais ! Vous êtes superbe ! Libre à vous d'aimer cette petite. Elle vous plaît, vous êtes seul, élevez-en dix si vous voulez ; mais, voyons, tout le monde n'a pas votre goût pour les orphelines sans fortune... Partez sans crainte, vous dis-je, et dormez tranquille.

— Où irai-je ? Ce sera des frais énormes.

Le vieux médecin demeura un instant silencieux.

— Non, dit-il enfin, allez à Biarritz. Je connais là un pêcheur et sa femme qui vous logeront presque pour rien. Le pays est ravissant, les bains du Port-Vieux seront parfaits pour Rosie ; et vous, vous en prendrez à la côte des Basques. Vous êtes aussi malade que votre protégée. Si, pour couvrir les frais, vous voulez donner quelques leçons, un médecin de mes amis, installé là-bas, vous fournira deux ou trois petits étrangers millionnaires... J'ajoute, et voyons... vous ne refuserez pas, que je désire payer le voyage de ma petite cliente... Ah ! nous sommes arrivés... Au revoir, Monsieur Gérard. Je vais écrire au pêcheur Bénol, et vous enverrai la lettre de recommandation pour le médecin de Biarritz... Partez au plus tôt. Dans huit jours, ce serait peut-être trop tard.

Tout pensif, Gérard se dirigea vers son bureau ; mais, arrivé au milieu du jardin, il devint soudainement pâle : le président Fromont venait à sa rencontre.

— Il paraît que vous êtes très en retard, Monsieur l'ingénieur, lui dit ce dernier avec un sourire, sans remarquer son trouble. Je dois m'excuser, il est vrai, de cette visite matinale ; mais, hier seulement, ma femme m'a décidé à partir pour Aix, mon état de santé m'obligeant à devancer les vacances réglementaires. Je voulais vous serrer la main avant le départ, et vous avouer que, vraiment, je ne compte plus sur M. Gorvello pour cette pauvre petite. Il est en France certainement ; je n'ai aucune nouvelle, donc, il ne veut pas s'en charger. Qu'allez-vous faire ?

Gérard demeura un instant silencieux, s'efforçant de calmer les battements de son cœur... Le médecin Laurent, le président Fromont : deux hommes experts ! interprétaient de même cette longue attente... Ils devaient avoir raison... Rosie était abandonnée... Alors, relevant la tête, il attacha sur le président ses yeux bruns étrangement expressifs :

— Ce que je vais faire ? répéta-t-il, je vais la garder !

A midi, il franchit rapidement la distance

qui le séparait de son habitation, cherchant à apercevoir la mince silhouette de Rosie en haut de la montagne... Mais l'enfant était assise sous les sapins dont elle arrachait les fines aiguillettes, et quand Gérard parut, elle ne fit pas un mouvement pour aller à sa rencontre.

— Eh bien ! Rosie, dit-il en lui tendant les bras, on n'embrasse pas l'oncle Gérard ?

Elle poussa un cri de joie et s'élança vers lui... Alors, la serrant contre sa poitrine, il la couvrit de baisers :

— Tu es ma fille, entends-tu, chérie ? Ma fille bien-aimée... Pour toi, je travaillerai davantage ; pour toi, je serai gai ; pour toi, je serai aimant... Et tu vivras, mon petit oiseau craintif, je te soignerai si bien !

## X

Dans cette petite ville inconnue, qu'un désir de l'impératrice Eugénie rendit en peu d'années le centre du high-life, la côte des Basques est un des endroits les plus pittoresques.

Vers la grande côte, s'étagent les hôtels somptueux, les coquettes villas... L'horizon est immense, la mer d'une beauté merveilleuse ; mais la plage est le centre du mouvement, de la foule élégante ; et, pour que toutes les vanités puissent se produire librement, la main de l'homme a bouleversé les grandioses décors de la nature.

Aux Basques, il n'en est pas ainsi. A part le chemin taillé dans le roc, conduisant à un établissement de bains des plus modestes, on n'a rien fait pour l'étranger. Les pêcheurs ont bâti leurs chaumières sur la falaise rocheuse aux formes étranges ; les filets sèchent au soleil, côte à côte avec les avirons ; des troupes de bambins à moitié nus jouent dans les rues tortueuses, et, chaque jour, de rudes travailleurs descendent la hauteur escarpée pour prendre la mer et gagner le large.

Plus loin, tout est plaisir ; ici, tout est labeur... Mais, quand, au retour de la pêche, l'homme fume sa vieille pipe sur le seuil de sa maisonnette, pendant que la femme répare les avaries des filets au milieu des enfants rieurs, une telle expression de paix se reflète sur tous ces visages, que souvent l'étranger soupire en les voyant.

Ils se sont tous groupés là, les vieux loups de mer et les jeunes gars robustes : là, sur cette côte brûlée par le soleil et balayée par le terrible vent d'ouest. Devant eux, l'Océan s'étend à perte de vue avec ses rochers sombres, son eau bleue et ses voiles blanches ; derrière, c'est le plateau couvert de bruyères,

le coteau boisé cachant le charmant lac de Mouriscot, et le tunnel de la négresse; à droite, Biarritz-les-Bains étale les clochetons de ses villas, sa plage au sable doré jusqu'au palais Eugénie, dont le flot vient battre les terrasses désertes. Enfin, à gauche, la côte, dont les nombreuses baies abritent Guéthary, Saint-Jean-de-Luz, Hendaye, est dominée par les monts de la Rhune et des Goulonnets, premiers contreforts de la chaîne des Pyrénées, dont la ligne onduleuse se dessine là-bas à l'horizon.

Parmi les chaumières des Basques, celle du pêcheur Bénol était une des mieux placées, une des plus coquettes aussi. Un peu isolée, bâtie sur le bord de la falaise, et entourée d'un jardinet, on apercevait de loin ses murs nouvellement blanchis surmontés d'un toit de briques rouges. La tourmente y soufflait dur, mais l'air y était bon; car Jean Bénol, toujours le premier en mer, le dernier au logis, passait pour un des plus vigoureux pêcheurs; sa femme Jérôme, alerte ménagère, avait une figure resplendissante de santé, et les six enfants poussaient comme des champignons. On n'était pas riche, on travaillait en servant Dieu et en s'aimant; là, est le bonheur. Voyant s'augmenter le nombre des bambins, les Bénol, depuis quelques années, se gênaient un peu durant la belle saison et louaient une des pièces de leur chaumière. Les peintres, séduits par la beauté du paysage, les gens avides de repos et de grand air trouvaient chez Jérôme une chambre modeste, mais une scrupuleuse propreté unie à des attentions constantes; et, comme le prix demandé était des plus raisonnables, ils portaient enchantés de leur séjour, se promettant de revenir encore.

C'est à la chaumière des Bénol que Gérard arriva un soir, brisé de la fatigue du voyage, et portant dans ses bras Rosie à moitié endormie.

Ils étaient attendus. Le pêcheur s'avança vivement au devant du jeune homme avec un sourire sur sa figure bronzée, pendant que Jérôme, comme toutes les mères, s'occupait surtout de l'enfant.

— Elle est bien pâle! soupira-t-elle.

— Bah! dit le pêcheur, de plus pâles que la petite ont repris de belles couleurs, ne vous inquiétez pas, monsieur; foi de Jean Bénol, l'air de mer fera une luronne de cette minette-là. Jérôme la gâtera comme sa vraie fille, et nos mioches l'amuseront tout le jour, n'est-ce pas, fanfans?

— Oui, crièrent en cœur six petites voix.

Et les petites voix ajoutèrent d'un accent profondément admiratif:

— Qu'elle est jolie!

Le pêcheur se mit à rire.

— Ils s'y entendent, les gars, vous voyez, monsieur? Il est sûr que c'est un beau brin d'enfant. Pauvre petite! Seule au monde! C'est triste!

Et, comme Gérard le regardait, étonné...

— Le docteur Laurent m'a écrit ça, monsieur, et autre chose encore. Il a eu raison! Nous vous aimons déjà, notre chaumière est vôtre, on vous y servira avec joie.

Puis, se tournant vers les enfants:

— Allons, chut! les marmots, laissez dormir la demoiselle; vous aurez un mois pour la regarder et jouer avec elle.

En s'éveillant le lendemain, Rosie vit avec étonnement qu'elle ne se trouvait pas dans la chambre de Mathurine; par la fenêtre ouverte, en même temps qu'un chaud rayon de soleil, arrivait un grondement pareil à celui du tonnerre.

Le cœur de l'enfant se serra, et, d'une voix étranglée par l'angoisse, elle appela:

— Oncle Gérard!

Le jeune ingénieur parut aussitôt.

— Comme tu as dormi longtemps, Rosie! dit-il en s'approchant de l'enfant dont il baisa les joues pâles. Es-tu contente d'être à Biarritz?

— C'est donc Biarritz...? Oh! c'est laid! Puis, j'avais peur, il fait orage, dis?

— C'est laid! il fait orage! Rosie n'est pas bien éveillée encore.. Regarde, chérie, voilà la mer, et le flot montant produit ce bruit qui t'épouvante.

Rosie avança la tête; alors, les yeux fixés sur l'Océan, elle joignit les mains avec extase:

— C'est beau! murmura-t-elle.

— Eh bien! Jérôme va vite t'habiller, et je te conduirai voir tout cela de près en attendant l'heure du bain.

L'enfant soupira:

— Je ne marcherai pas jusque là-bas.

— Ne crains rien, je te porterai à la moindre fatigue; n'es-tu pas ma fille?

— Oui, oh! oui!... Tu es bien bon maintenant, oncle Gérard.

— Puis, tu t'amuseras avec les enfants du pêcheur; ils sont six: Joël, Maria, Jeanne, Laurent, Antoine ou Tony, et Thérèse.

— Je leur prêterai mes livres, ma poupée aussi, n'est-ce pas?

— Certainement; et, en échange, ils t'apprendront à trouver des coquillages, à bâtir des montagnes de sable, à courir avec eux. Il faut, mignonne, que tu prennes de grosses joues rouges et un bon appétit au bord de la mer. Allons, voici Jérôme, embrasse-la, elle t'aime déjà beaucoup.

Cette journée passa comme un rêve pour Rosie. Le mouvement de la vague, les mouettes, les rochers noirs émergeant des flots, les

barques enflant leurs voiles sous la brise : autant d'attraits pour cet esprit éveillé et curieux. Seuls, les enfants de Jérôme, avec leurs rires fous, leurs chants, leur turbulence, effarouchèrent un peu la petite. La main dans celle de Gérard, elle ne consentit pas à le quitter pour se joindre à la joyeuse bande dont Joël était le chef.

— Je veillerai sur toi, Rosie, disait pourtant ce dernier.

— Non, vous criez trop, vous me faites peur ; puis, je ne peux pas courir comme vous.

Et, tranquillement, elle resta assise sur le sable chaud de la plage. Le lendemain, elle fit la même chose ; mais, les jours suivants, doucement pressée par Gérard, elle suivit les bambins à marée basse, avec l'espoir de découvrir des coquillages dans les anfractuosités des rochers... Du rivage, le jeune homme entendit bientôt ses frais éclats de rire, sa petite voix claire pousser des exclamations joyeuses ou des cris de frayeur. Quand elle revint, une teinte rosée colorait ses joues pâles et ses beaux yeux bleus rayonnaient de plaisir.

Chaque jour, désormais, Rosie partagea les jeux des enfants du pêcheur. La tête couverte d'un grand chapeau de paille, jambes et bras nus, elle pataugeait dans l'eau, creusait d'énormes trous dans le sable, ou cueillait les statiques, les immortelles jaunes, les fines bruyères qui couvraient la falaise rocheuse. Au début, Joël, son préféré, son protecteur aussi, empêchait les rondes échevelées, les fatigantes cachettes, les cris assourdissants ; il donnait la main à Rosie pour courir le long de la plage, la portait sur son dos quand le varech était trop glissant ou le roc trop pointu pour les pieds délicats de la fillette ; mais, bientôt, plus vigoureuse, plus hardie, les jeux bruyants l'épouvantèrent moins ; et, un jour que Joël lui offrait son aide pour un passage difficile, elle le remercia gentiment :

— Vois-tu, Joël, je suis guérie maintenant, lui dit-elle, Mathu, elle-même, ne me reconnaîtrait pas. L'oncle Gérard va écrire au docteur Laurent que je deviens une grosse, grosse Rosie. Quand on est très grosse, on doit être très lourde, ce serait vilain de te fatiguer.

A la même heure, en effet, Gérard, tout en surveillant les jeux des enfants, traçait rapidement les lignes suivantes au vieux médecin :

« Biarritz, le...

« CHER MONSIEUR ET AMI,

« J'ai reçu votre petit mot d'espoir, en réponse à la lettre découragée écrite peu après mon arrivée à Biarritz, et votre prédiction se

réalise dans la plus large mesure. Comment vous remercier ? Nous sommes à la moitié de notre séjour, et Rosie est absolument transfigurée. Ce n'est plus la plante chétive dont la mort me paraissait prochaine, mais une petite créature fraîche, joyeuse, qui court, chante, rit, comme les enfants de son âge.

« Mon affection, mes soins, sont pour beaucoup, direz-vous, dans cet état de chose. Peut-être ! Toutefois, je me demande si j'eusse obtenu les mêmes résultats sans ces excellents médecins, vos rivaux : l'air de mer, l'eau salée.

« Ma tendresse dilate le cœur de ma fille adoptive ; mais, c'est l'air, ce sont les bains qui rendent sa peau plus ferme, ses jarrets plus solides, lui donnent un appétit superbe. Elle ne reste plus blottie dans mes bras comme les premiers jours. Dès l'aube, elle m'échappe avec le troupeau des Bénol, pour revenir à l'heure des repas dans un état physique lamentable. Les cheveux ruisselants sont entremêlés d'algues marines ; je ne compte plus les bosses, les égratignures, les noirs, récoltés ici et là. Quant aux vêtements, Rosie, si soigneuse d'habitude, les rend aussi sales que ceux de ses compagnons. On ne peut jouer aux naufragés, paraît-il, sans s'inonder complètement. Je ne gronde jamais ; Jérôme non plus, tant nous sommes heureux de voir la chère petite reprendre chaque jour plus de vigueur et de gaieté.

« Ce climat du Midi, ce voisinage de l'Océan lui sont si salutaires, que je me demande s'il ne serait pas sage de chercher, dès maintenant, une place d'ingénieur de ces côtés, n'importe où, pourvu que ce ne soit pas à Bordeaux. Qu'en dites-vous, docteur ?.. M. Tudy est parfait pour moi ; mais, il est certain que si Rosie doit souffrir des brusques changements de température de l'Auvergne, je n'hésiterai pas à planter ma tente ailleurs. N'ayant aucune fortune à donner à ma fille adoptive, il faut, au moins, me préoccuper de sa santé. Cette santé lui sera nécessaire plus tard au milieu des difficultés de la vie que je ne pourrai malheureusement pas lui aplanir.

« Les Bénol nous comblent d'attentions, et les six marmots déclarent qu'ils ne laisseront jamais partir leur sœur Rosie. Elle est bien leur sœur, en effet, avec ses petits pieds nus, son teint bruni, sa robe de grosse toile ! Mais la ressemblance s'arrête là. Sous le hâle, dans son costume sommaire, ma mignonne reste « la demoiselle » : une demoiselle très aimée qui joue déjà à la petite reine, et obtient tout ce qu'elle veut de son très fidèle sujet Joël.

« En ce qui me concerne, je sens un mieux réel ; les bains me fortifient, et le changement d'air m'a complètement enlevé les frissons de

fièvre à heure fixe, désagréables souvenirs de cette maladie que vous avez soigné, cher docteur, avec un dévouement sans pareil. L'appétit est bon, le sommeil aussi. Rosie affirme que l'oncle de Biarritz ne ressemble en rien à celui de Royat. Peut-être a-t-elle raison, l'enfance a des yeux perspicaces.

« Le docteur X... m'a procuré deux élèves, grâce à votre chaude recommandation; l'un, prend chaque jour une leçon de latin; l'autre, grand Anglais de 24 ans, vient baragouiner le français durant deux heures avec moi. Les deux sont sympathiques, travailleurs, et paient largement, ce qui ne gâte rien... Je pourrai donc, au départ, me montrer plus généreux envers les Bénol, et je m'en réjouis. Quels braves gens !

« Au revoir, cher docteur; Rosie vient d'interrompre ses jeux pour me donner ses commissions. « — Tu écris à M. Laurent? Dis-lui que je mange de la soupe, que je cours comme un rat, que je lui rapporterai des pierres, des coquilles, une foule de jolies choses. Enfin, dis-lui que je l'aime beaucoup. »

« Et, la main sur les lèvres, elle vous a envoyé un baiser à travers l'espace, puis est repartie en courant.

« Moi, docteur, je vous serre la main en vous répétant encore : merci.

« GÉRARD. »

## XI

— Tu te trompes, Maud, ce doit être plus loin.

— Non, père, je t'assure... Jean, qui nous a promenés souvent en voiture de ce côté, m'a bien dit, pendant que tu causais avec M. Berins : « Première chaumière à droite, des murs blancs, un toit de briques rouges »... Voici une femme sur le seuil de la porte, demande vite, père, c'est là certainement.

Monsieur Gorvello s'avança :

— Pardon, madame, pourriez-vous m'indiquer la demeure du pêcheur Bénol ?

Jérôme sourit.

— Vous y êtes, monsieur. Qu'y a-t-il pour votre service ?

— Nous voudrions parler à M. Gérard. Il habite chez vous, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur; si vous voulez entrer vous reposer un instant, j'irai le chercher à la plage, où il garde la petite.

— Est-ce loin ? interrogea Maud impatiente.

— A cinq minutes d'ici, mademoiselle, au bas de la falaise.

— Allons-y, s'écria la jeune fille, nous verrons Rosie cinq minutes plus tôt.

Et, prenant le bras de son père, elle l'entraîna rapidement. M. Gorvello s'arrêta après avoir fait quelques pas.

— Je ne puis te suivre, mon enfant, tu vas comme un oiseau.

La physionomie radieuse de Maud s'assombrit tout à coup :

— Pardon, murmura-t-elle, ton cher visage porte encore des traces trop sensibles de cette terrible fièvre pour qu'il me soit possible de l'oublier. Mon vif désir d'embrasser cette petite est ma seule excuse.

— Tu auras peut-être une désillusion, ma pauvre Maud. S'il y a des fillettes jolies et charmantes, il y a aussi des laiderons et des natures ingrates.

— Une nature ingrate me repousserait, oui; la laideur, non. Rosie est malheureuse, c'est une raison pour l'aimer. Malheureuse ! Seule au monde !... Seule au monde ! surtout, voilà ce qui me passionne, dit-elle avec une exaltation contenue... Oh ! père, il faut chérir les pauvres abandonnés pour combler les vides qui se sont creusés autour d'eux !

Il pressa la main de sa fille :

— Ta mère parlait ainsi, Maud ! Tu lui ressembles chaque jour davantage.

— Je vous ressemble à tous les deux, dit-elle en le regardant avec tendresse... M<sup>lle</sup> du Cendray trouve que j'ai ta fermeté, père chéri. Elle m'a grandement servi pour te suivre à Buenos-Ayres, conviens-en... Te savoir en proie à la fièvre, là-bas ! Quel supplice !...

— J'ai eu la plus dévouée des garde-malades, c'est vrai ! N'importe, Maud, dans le commerce ordinaire de la vie, il ne faut pas trop non de ce que tu appelles fermeté, mais de ténacité ou d'entêtement... Il est bien convenu que si la petite Gorvello n'est pas sympathique, nous la mettrons immédiatement en pension.

— Oui, c'est convenu.

— Et, si elle est gentille, tu t'obstines, car c'est le mot, à la garder près de toi ? Une demi-pension, un externat t'assujettirait beaucoup moins ; tu ne songes pas assez à cela, Maud.

— Si, j'y songe. Mais je songe aussi que, sans toi, ma position eût été analogue à celle de Rosie. Oh ! père ! n'avoir personne à aimer, ne se sentir aimé de personne, c'est affreux ! Rosie m'aimera, j'aimerai Rosie ; je serai sa mère, sa grande sœur.

— Tu te marieras...

— Peut-être dans dix ans. Inutile d'y songer à l'avance. En tout cas, je poserai mes conditions à ce fiancé encore inconnu.

— Penses-tu qu'un homme verra avec plaisir cette enfant auprès de toi ? Tu raisones en étourdie, ma pauvre fille.

— Comment, père ! Toi si bon, si généreux, tu ne crois pas à la bonté, à la générosité ?...

L'étranger chez qui Rosie a trouvé un abri n'est-il pas un noble cœur ?

— Oui, et je ne sais comment nous pourrons nous montrer assez reconnaissants; toutefois, je me permets de douter qu'il se fût chargé de Rosie, prévoyant un séjour aussi long... On devient sceptique en vieillissant, ma chérie... Allons, nous sommes arrivés. Aperçois-tu une bambine en compagnie d'un monsieur ?

Maud abrita ses yeux du revers de sa main et regarda attentivement autour d'elle :

— Il n'y a personne : cette femme s'est trompée d'indication. Ah ! si... Tout près, dans ce creux de rocher, je vois un veston clair et un chapeau de paille; d'enfant, pas du tout, à moins qu'elle ne soit avec ces bambins qui barbotent là-bas... Il n'est pas âgé, le protecteur de Rosie, conclut Maud en riant... Je songeais à une vénérable barbe blanche...

— Follette, va ! Les lettres du président Froment à Nortal parlent toutes d'un *jeune ingénieur*... Avançons, le soleil est brûlant.

Gérard dessinait en ce moment un vieux loup de mer qui, nonchalamment couché sur le sable, fumait sa pipe en regardant le large. Le profil énergique du bonhomme était en pleine lumière; et Gérard, craignant de voir partir le modèle, se pressait d'achever son croquis... Soudain, une ombre se projeta sur la feuille de l'album et une voix demanda :

— Est-ce à Monsieur Gérard que j'ai l'honneur de parler?...

Le jeune homme leva brusquement la tête, et une pâleur livide se répandit sur son visage, pendant qu'un *oui* s'échappait de ses lèvres tremblantes.

— Je suis M. Gorvello et voici ma fille Maud, commença le manufacturier.

Gérard attendait ces paroles... Dès le premier instant, à l'angoisse profonde de son cœur, il avait compris que ces deux étrangers, qui se tenaient devant lui, étaient les parents de Rosie. Certains pressentiments ne trompent jamais... Il y eut quelques moments de silence...

Maud restait un peu en arrière, interdite et troublée en reconnaissant son conducteur taciturne du chemin de la montagne.

— Père, dit-elle enfin, voilà une heureuse surprise ! Le gardien de notre petite Rosie et l'inconnu complaisant dont je t'ai parlé, lors de mon retour de Fontanas, ne sont qu'une même personne.

M. Gorvello tendit la main au jeune homme.

— Notre dette de reconnaissance devient de plus en plus difficile à acquitter, je le vois.

Un feu sombre brilla dans les yeux de Gérard... Il ne se souvenait pas de Maud; et le mot de reconnaissance à propos de Rosie l'irritait comme une insulte.

— Votre mémoire n'a gardé aucune trace de ma singulière entrée chez vous sur maître Lucas? continua la jeune fille en riant. Nous en parlerons plus tard; le pressé pour le moment est de voir Rosie; où est-elle, monsieur, je vous en prie ?

MATHILDE AIGUEPERSE.

(La suite au prochain numéro.)

## L'AU BÉ

*Une lueur très faible encore  
Commence à blanchir l'horizon;  
Tremblant et pâle, son rayon  
Présage une prochaine éclosion d'aurore.*

*Entends-tu dans les bois, par l'été rajeunis,  
Une claire chanson s'éveiller dans les nids ?*

*Lentement l'azur se délivre  
Du voile humide des vapeurs ;  
La rosée à l'âme des fleurs  
Laisse un plus doux parfum dont la brise s'enivre.*

*Un souffle harmonieux sur les champs assoupis  
Glisse et fait mollement frissonner les épis.*

*Secouons la torpeur du rêve.  
Debout. Bienvenu soit ce jour !  
Et saluons avec amour  
L'auguste majesté du soleil qui se lève.*

*Quand le ciel est si calme et si pur à nos yeux,  
Ayons l'âme sereine et le cœur radieux...*

*Adressons notre humble prière  
A Dieu, de qui nous vient tout bien,  
A Dieu, le père et le soutien,  
Puis allons faire en paix la tâche journalière.*

*Prions avec ferveur et gaiement travaillons.  
Le Tout-Puissant rendra fertiles nos sillons.*

Imité des poésies russes par PAUL COLLIN.

# LE COLONEL PHILÉMON

(SUITE)



QUAND le blessé fut secouru, je pensai avec inquiétude à ce que nos parents diraient de l'aventure et je communiquai mes craintes à mon camarade. Il me répondit quelque chose d'inintelligible, son bandeau lui retroussant la lèvre supérieure; mais je vis bien à son attitude qu'il n'était pas plus rassuré que moi, et nous nous assimes chacun à un bout de la salle, les pieds accrochés aux barreaux de nos

chaises, les bras ballants, regardant avec une sorte de rancune enfantine le spahis toujours agenouillé sur ses quilles de bois.

Un pas rapide dans l'antichambre nous fit tressaillir et grand-père entra.

Il me vit d'abord, puis ses yeux distinguèrent dans l'ombre la silhouette de Georges, et il parut étonné de notre silence et des postes extrêmes que nous occupions.

— Qu'est-ce que vous faites donc là, on dirait que vous vous boudez?... Ah! très bien, ajouta-t-il en apercevant le spahis et en distinguant enfin la compresse jaunissante du cavalier, tu t'es fichu par terre, grand dadais! Quand tu compteras dix-sept autres chutes, tu sauras monter à cheval; moi qui te parle, je n'en ai fait que quinze, aussi n'ai-je pu passer général. Je vais envoyer Lambin rebouter le spahis.

Et il s'en alla en fredonnant la *Retraite de Crimée*.

Je poussai un grand soupir de soulagement et je descendis de mon perchoir pour me rapprocher de Georges.

— Si ça avait été grand-mère, lui dis-je sous forme de consolation, car l'épithète de dadais l'avait suffoqué, et il en gardait une rougeur à la racine des cheveux; si ça avait été grand-mère, nous n'en aurions pas été quittes à si bon compte; elle vous aurait renvoyé chez vous et elle m'aurait fait copier un verbe irrégulier.

Lambin mit une cheville et une corde, en

attendant une réparation plus complète, et s'adressant au cavalier désarçonné :

— Monsieur Georges, venez que je vous montre : vous appuyez trop sur l'avant-main et vous déplacez votre assiette à chaque pas ; si vous aviez un vrai cheval, il ne ferait pas deux lieues sans boiter.

Et la leçon s'acheva à la satisfaction commune.

Le dimanche suivant, je m'éveillai au chant du coq, le cœur battant, l'imagination pleine de rêves nautiques. Je connaissais mon Robinson beaucoup mieux que ma grammaire et j'avais, durant les derniers jours de la semaine, tiré partie de son histoire pour me tailler une série d'aventures en rapport avec mes goûts.

Cela commençait par un naufrage et, en fille pratique, je résolus de me munir à cet effet de ce qui était indispensable à la vie la plus élémentaire. Pendant que Barbette me coiffait, opération d'ordinaire assez houleuse, parce que je ne voulais pas rester tranquille, et qui ce jour-là, grâce à mes préoccupations, se passa en douceur, je lui demandai de me prêter son réveil. Je ne voulais pas m'exposer à rester des années sans savoir l'heure dans mon île déserte. Barbette refusa :

— Le plus souvent, que je vous prêterai ma sonnerie pour que vous la détraquiez.

Je ne répondis rien, résolue à prendre ce qu'on ne voulait pas me donner de bonne grâce.

Après cela, je fis main basse sur le chocolat du goûter, que je mis dans un panier avec des graines de capucines, pour faire des plantations utiles, et un chiffon rouge pour les signaux de détresse; j'allais y ajouter un casse-noisette, lorsque grand-mère entra dans ma chambre et me dit de mettre mon chapeau, le deuxième coup de la messe ayant sonné.

Il faut être sincère quand on écrit l'histoire : la sainte messe était si loin de ma pensée, à cette heure, que je ne compris pas tout d'abord ce que bonne-maman désirait de moi; la vue de son paroissien me fit rentrer en moi-même et je me dis : Oh! oui, allons prier une dernière fois dans un temple; combien de temps n'aurais-je que la voûte du ciel comme église. Pour un peu, j'en aurais pleuré et je résolus, par été filiale et par esprit de foi, de joindre le missel de grand-mère au réveil de Barbette.

Je fus très dévote à la messe, la tête cachée dans mes mains, priant Dieu de bénir mon naufrage, si bien que grand-mère, croyant que je dormais, me tira par ma robe et me fit signe de me lever pour l'Évangile.

Après l'office, je trouvai Georges et son père à la porte qui nous attendaient. Le nez de mon ami avait repris son sens normal, et la cicatrice longue et mince qui le balafrait en diagonale n'avait rien de déplaisant pour un guerrier prêt à affronter de nouveaux risques.

— Nous emmenons Georges, n'est-ce pas ? dit grand-père.

— Oui, merci, répondit M. Le Monnier ; à condition pourtant que Lucie ne le dégradera pas trop.

Et s'adressant à moi :

— Voyez-vous, ma chère petite, Georges n'a pas comme vous l'envergure d'un héros ; ce sera plus tard un sage médecin...

Georges releva la tête et répondit net :

— Père, ce n'est pas certain ; vous m'avez donné cinq ans pour faire mon choix, il n'y en a que trois d'écoulés ; j'ai donc encore le temps d'y réfléchir.

— Très juste, dit le père en riant ; enfin, tâche de ne pas te rompre le cou en attendant que tu saches raccommo-der celui des autres.

Nous nous mîmes en marche, grand-père donnant le bras à grand-mère, Georges et moi devant.

— Georges, lui dis-je, quand je jugeai qu'on ne pouvait nous entendre, c'était donc seulement pour me faire peur, ce que vous disiez au sujet de la médecine ?

— Non, quand je vous l'ai dit, je le désirais ; mais, depuis, il me semble que je ne le désire plus ; ça changera peut-être encore d'ici à deux ans.

— Ça me fait bien plaisir pour vous que ça ait changé ; et j'ajoutai sans transition : Le bateau sera au bas du Fondouk à onze heures ; quelle heure est-il ?

— Moins un quart. Nous aurons une belle traversée ; voyez comme le temps est beau.

— Ah ! fis-je, déçue ; et le naufrage ?

Georges me regarda avec surprise ; j'eus un vague sentiment que je disais une bêtise, et je baissai les yeux sans répondre à l'interrogation de son regard.

Ce que voyant, il me demanda :

— De quel naufrage parlez-vous ?

— De celui que nous pourrions faire, répondis-je prudemment.

Si mesurée qu'eût été ma réponse, je vis qu'elle avait affligé Georges.

— Oh ! me dit-il, vous n'avez pas confiance en moi ; est-ce que je vous aurais offert une promenade sur l'eau, si je ne m'étais pas senti capable de vous ramener saine et sauve !

— Georges, ne vous fâchez pas, lui répondis-je avec beaucoup d'humilité ; je n'ai pas pensé du tout que vous vouliez me noyer, mais un petit naufrage dans une île déserte, c'est bien amusant : on couche sur des feuilles, on mange des escargots et, plus tard, on se fait un parapluie.

Le visage de mon camarade s'était éclairci au fur et à mesure de mes explications ; voyant mon succès, je m'enhardis à lui développer mon plan.

— J'ai mis dans mon panier un réveil-matin et un livre de messe ; voyez-vous autre chose à emporter ?

— Oui, dit Georges ; pour des naufragés, une boussole est indispensable.

— Oh ! m'écriai-je désolée, je n'en ai pas ! Il y a bien celle que grand-père porte avec ses breloques ; mais, comme c'est un souvenir de bonne-maman quand ils étaient jeunes, il ne voudra jamais me la prêter.

Et, tout à coup, j'ajoutai avec entraînement :

— Au fait, il y a un microscope à la maison ; est-ce que ça pourrait remplacer ?

Georges me regarda avec stupeur ; pour lui, garçon de treize ans, initié aux choses de la science, ma proposition était scandaleuse ; mais il vit mon entière bonne foi et me répondit gravement :

— Non, l'un ne remplace pas l'autre ; nous nous passerons des deux.

Ce qui me parut fort raisonnable.

— Alors, c'est entendu, ajouta-t-il ; quand nous aurons accompli le tour de l'île, nous ferons naufrage à l'endroit le plus commode ; je vous installerai dans un petit coin bien abrité et je vous pourvoirai de tout ce qui vous sera nécessaire ; je pêcherai ..

— Nous ferons des hameçons avec des épingles ; j'en ai plein mon jupon, que j'ai déchiré en descendant trop vite ce matin.

— Je ramasserai des fagots, je construirai un four.

— Oh ! m'écriai-je avec élan, quel bonheur que vous soyez un garçon et moi une fille. Deux filles n'auraient pu faire tout cela ; et deux garçons, ça aurait été ennuyeux.

— Et puis, qu'est-ce qui aurait raccommo-  
dés nos vêtements ?

— Pas moi, m'écriai-je avec conviction ; je couds trop mal.

— Alors, autant un second garçon, reprit philosophiquement mon camarade.

— Votre uniforme est en bon état, il peut durer, vous n'aurez pas besoin que je le raccommode de longtemps.

— Il est tout neuf, répondit-il avec une nuance d'orgueil ; mais il faudra prochainement allonger les manches, je grandis trop vite.

— Le fait est que vous avez des bras im-

menses, lui dis-je avec un peu d'humeur, car cette perspective d'allonger sa veste assombrissait mon avenir.

Tout en causant, nous étions arrivés devant l'impasse dont notre couvent formait le fond; je ne me considérai plus comme dans la rue, et je m'élançai en courant vers la maison: j'avais hâte de voir notre bateau.

Georges imita mon exemple et nous traversâmes le vieux logis en coup de vent pour arriver au jardin.

O joie! ô bonheur! Une petite barque se balançait en bas de la prairie; et, sur son bandeau blanc, on lisait en grosses lettres: *La Mouette*. Elle s'appelait *La Mouette*! Un nom joli entre tous.

Je voulais partir tout de suite. En vain mon sapeur m'objectait qu'il fallait lui donner le temps d'arborer le pavillon français; je ne voulais rien entendre et il fallut l'autorité de grand-mère pour me réduire. Elle déclara qu'il n'y aurait pas de promenade avant le déjeuner. En attendant ce repas malencontreux, j'apportai à bord tous les objets que l'on sait, tandis que Georges, plus pratique, y ajoutait des allumettes, des clous, de la ficelle, une serpe.

Lambin se chargea des ustensiles de cuisine, du pain, des manteaux, du sel...

Le déjeuner interrompit ces préparatifs palpitants, et je me mis à table avec une fièvre d'impatience qui me coupa l'appétit, bien qu'il y eût des pommes de terre frites; mais comment avoir faim quand, par la porte-fenêtre, j'apercevais la jolie barque à travers les branches dégarnies des arbustes; elle dansait en rond autour de son amarre et présentait tantôt le commencement, tantôt la fin de son nom: *La Mouette*.

— Lambin, vous les accompagnerez, dit grand-mère.

— Il faudra donner mon veston de flanelle à Georges, ajouta grand-père; il ne pourrait ramer avec cet uniforme étriqué.

Je lançai un coup d'œil d'intelligence à mon camarade; cette générosité de grand-père me dispensait de l'allongement des manches si redouté; il pouvait grandir, maintenant, je n'y mettrais plus d'obstacle.

Enfin, on sortit de table grâce à bon-papa, qui nous dispensa du pekao:

— Vous n'y tenez pas, n'est-ce pas les enfants?... Allons, embarquez.

Et nous voilà dans notre bateau. Georges, au milieu du premier banc, penché sur ses avirons, avec le paletot de flanelle de grand-père qui lui recouvrait les mains et bouffait dans le dos sous l'effort de la brise; moi, sur le second banc, avec des rames, comme lui, car j'entendais faire tout ce qu'il ferait; Lam-

bin à l'arrière, en amiral, nous regardait et hochait la tête comme s'il n'avait pas eu confiance.

Je crois que lui aussi pensait au naufrage possible.

— Est-ce que vous êtes paré, Georges? demanda grand-père.

— Oui, monsieur.

— Alors, nage.

Et nous partîmes.

Mes parents agitèrent leurs mouchoirs; de sa cuisine, Barbette, qui ne se doutait pas que son réveil était du voyage, nous fit des signaux avec des torchons, tandis que le kangaroo, qui ne nous savait pas amphibies, s'agitait, courait le long du rivage, se dressait sur ses longues pattes et témoignait de beaucoup d'inquiétude en nous voyant au milieu des flots.

Tout cela m'eût attendrie en temps ordinaire; mais je n'avais pas le loisir de m'attarder aux détails touchants de notre départ, toute mon attention se concentrait sur la manœuvre des rames, que je ne connaissais que par ouï-dire. Il paraît que j'avais un bras plus solide que l'autre, ce qui fit que la barque donna bientôt de la hanche à babord d'une façon très disgracieuse.

— On dirait que nous marchons dans un rail de tramway, dit Georges, m'expliquant que c'était par ma faute.

J'en fus si impressionnée, que je me mis à ramer à l'envers; et puis, quelle chaleur, quel essoufflement. Je tins bon pendant cinq autres minutes; puis, à bout de forces, je me renversai avec mes avirons et je dis négligemment à Lambin:

— Est-ce que tu n'a pas envie de ramer, toi aussi?

— Certes, mademoiselle, ça me fera bien plaisir, me répondit-il avec un bon rire.

Et il m'enleva comme une plume, m'assit à sa place et se mit à la mienne.

Alors l'esquif vola sur l'eau; et Georges, se sentant soutenu par ce vaillant rameur, proposa de remonter la rivière, dont le courant était presque insensible, afin de faire une promenade avant le naufrage annoncé.

Notre rivière était jolie; le long de sa rive droite, des jardins comme le nôtre se miraient dans son eau clairette; à gauche, des prairies à perte de vue semées çà et là de grands bouquets d'arbres.

Dix fois, cent fois, j'avais aperçu de la terre ferme ce joli tableau champêtre; mais, comme le kangaroo l'avait éprouvé à notre égard, le voyant dans un autre sens, je ne le reconnais plus et je restai persuadée que Georges me faisait découvrir un nouveau monde.

Il m'a fallu douze ans pour me rendre compte que les catalpas de M. le maire succédaient

aux dahlias de M<sup>me</sup> Padoue dans ce défilé de jardins ; que le kiosque peint en vert de M. le curé n'était pas la demeure de quelque sauvage insulaire. Ces arbustes, ces corbeilles fleuries avaient dans mon esprit une origine inconnue, mystérieuse, et la pensée que j'eusse pu pénétrer dans ces réduits ombreux en passant par les portes de rues à côté de la nôtre m'eût fait mal. L'enfance tient beaucoup à ses rêves ; ils sont tellement plus beaux que la réalité !

Cependant, nous avions dépassé la zone des jardins, dépassé le lavoir, désert en ce jour du dimanche et dont le toit coquet faisait une grande ombre sur notre tête, l'équipage se lassait ; Georges nous fit tourner habilement, et alors notre course devint plus aisée, la petite barque n'ayant qu'à suivre le fil de l'eau. Il parlait maintenant, le cher camarade ; je crois que le plaisir et le triomphe le grisaient un peu, et il avait besoin d'expansion. Il faisait des projets pour notre établissement dans l'île et m'éblouissait par l'ambition de ses rêves.

La rivière faisait un coude non loin de notre abbaye, et nous étions au plus intéressant de son discours, lorsqu'apparut de nouveau l'ombrelle de grand'mère.

Nous poussâmes un hurrah ! bien nourri ; grand-père se leva pour saluer notre drapeau, bonne-maman m'envoya un baiser et nous passâmes fièrement devant eux.

Il y a déjà longtemps de cela, et je retrouve encore au fond de mon cœur le souvenir de la joie que me fit la vue de ces deux chers vieillards dans ce cadre familial, qui était celui de mon heureuse enfance. Je me penchai vers Georges et, toute émue, je lui dis :

— Je suis contente !

Il se retourna vivement, le son de ma voix l'ayant frappé ; un instant, il me considéra en silence, tandis que l'eau filait sous ses rames immobiles et, voyant que des larmes remplissaient mes yeux, il comprit que j'éprouvais non pas seulement du plaisir, mais une joie plus intime, et il me répondit simplement, en reprenant ses rames :

— Moi aussi, alors.

Et le brave cœur disait vrai.

Notre naufrage s'effectua dans toutes les règles ; il y eut même des objets avariés par l'eau qui était entrée dans le fond de la barque. Ces objets, la justice de Dieu le permettait ainsi, étaient le paroissien et le réveil. J'ouvris l'un au soleil, pour le sécher, et plus tard j'oubliai de le reprendre ; quant à la sonnerie de Barbette, je l'essayai soigneusement et je la remis dans le bateau, à l'abri d'un coup de mer.

Notre descente s'effectua dans une petite

anse ensablée, abritée par un vieux saule pleureur ; et notre embarcation put s'y livrer tout à son aise à cette jolie danse, autour de son amarre, qui m'avait tant charmée au matin de ce jour mémorable.

L'île était très basse, et de chez nous, aux premières pluies grossissant la rivière, elle paraissait s'enfoncer sous l'eau ; ceci explique en partie pourquoi grand-père n'avait pas cherché à l'utiliser dans son petit domaine.

En pénétrant dans l'inextricable fouillis de végétation où les saules et les joncs dominaient, et en se dirigeant vers le nord, on arrivait à une partie beaucoup plus haute qui devait rester étanche l'hiver : une grosse roche sur laquelle un pin capricieux avait poussé, accrochait ses racines rouges aux fentes de la pierre et se contentait du peu de terre végétale répandue sur le sol ; d'autres pins, répandus çà et là, formaient un petit coin sauvage qui nous séduisit tout à fait : c'est là que s'élèverait notre cabane, et le rocher devait jouer un rôle considérable dans cette construction.

La terre, recouverte d'un épais tapis d'aiguilles de pins, sentait cette bonne odeur amère de la résine ; de gros champignons sortaient par touffes irrégulières autour des troncs ; et Georges en saisissant un, qui saigna sous l'étreinte de ses doigts, s'écria triomphant :

— Voici un agaric délicieux, c'est le meilleur des champignons ; oh ! si nous avions des œufs, quelle bonne omelette je vous ferais, et nous inviterions M. et M<sup>me</sup> de Maiffre à venir la goûter.

— Oui ! oui ! Georges, vous êtes bon, vous pensez à tout ce que j'aime le mieux.

Mon cœur reconnaissant confondait dans une même affection l'omelette et mes grands-parents.

Lambin et Georges partirent à la recherche d'œufs de canards, les seuls qu'on pût espérer trouver en cette saison, et je restai, gardant le *logis* et les provisions.

Je m'assis, ou plutôt je me couchai dans les joncs roux, la tête appuyée sur une vieille souche. Au-dessus de moi, le ciel d'un bleu vert très doux eût annoncé la fin des beaux jours si le feuillage jaunissant des arbres n'eût suffi. J'eus un regret d'enfant à penser que toute ma joie allait si vite finir, et le sentiment que tout passe vint effleurer mon cœur.

Je fus distraite de ces impressions par la voix de grand-père, que j'entendis tout à coup aussi nettement que s'il avait été à dix pas de moi ; l'eau porte les sons à de grandes distances, et je ne perdais pas un mot de la conversation qu'il avait au bas du Fondouk avec grand'mère

— Quelle belle journée d'automne, Adèle !  
 — Bien belle, en effet, mon ami.  
 — Regarde comme l'air est transparent; et les jolies teintes aux arbres.

— Ces derniers beaux jours sont comme les joies de nos âges, d'autant plus charmants que...

Bonne-mamans'arrêta, sur un geste de grand-père sans doute, que j'entendis lui répondre vivement :

— Vas-tu dire que l'hiver approche de nos cœurs ?

Et, d'une voix radoucie, il reprit :

— Cette radieuse après-midi de novembre ne te rappelle-t-elle rien ?

— Je n'ai pas besoin d'elle pour me souvenir de notre arrivée dans ce pays après notre mariage; comme c'est loin déjà, Victor; et comme c'est près, quand nous en parlons, ces jours de notre jeunesse ! Est-ce que tu les regrettes ?

— Oui et non; oui, parce que je n'ai plus rien à t'offrir que nos chers souvenirs; non, parce que j'ai vieilli auprès de toi et que ta présence embellit tout pour moi.

— Oh! mon ami, nous avons passé l'âge de ces illusions, dit grand-mère avec un petit rire bref que je connaissais bien pour l'avoir entendu chaque fois que, très contente, elle ne voulait pas en avoir l'air.

— Le cœur n'a pas d'âge, ma bonne amie, et une pointe de poésie n'est pas interdite au nôtre; ma poésie, à moi, c'est de t'aimer pardessus tout, tu le sais bien.

— Ne trouves-tu pas, Victor, que l'air fraîchit ?

— Gare les rhumatismes ! s'écria grand-père en riant.

J'écartai quelques branches pour les voir; ils se levèrent de leur banc et vinrent s'asseoir un peu plus haut, dans le jardin, sous un chaud rayon de soleil; mais je ne les entendis plus, et souvent, depuis, je me répétais avec étonnement : Ils ont été jeunes, et disent qu'ils le sont encore;... pourtant... il faudra que je me fasse expliquer ça par bon-papa; mais, chaque fois que j'allais en parler, je ne sais quelle honte me prenait d'avouer que je les avais entendus, et je remettais à plus tard.

L'obscurité nous chassa de notre île où, malgré un grand feu allumé par Lambin, on gelait décidément; et le retour au crépuscule, avec un fanal, fut au moins aussi pittoresque que notre départ.

Hélas ! le lendemain devait être moins gai. Il est rare qu'un plaisir très vif ne soit pas suivi de quelque aventure fâcheuse, qui en est comme le contrepoids.

Lorsque grand-père et grand-mère descendirent au matin, en tenant par la main leur petite Lucie, pour aller prendre une tasse de

chocolat, qui était le triomphe de Barbette par son moelleux et sa mousse à l'espagnole, Lambin vint nous avertir que le déjeuner n'était pas prêt.

— Est-ce que Barbette est malade ? demanda grand-mère; car une indisposition grave pouvait seule occasionner une chose aussi anormale.

A cet instant, notre cordon bleu fit irruption dans la petite salle où nous prenions ce repas du matin.

— Monsieur, je n'y comprends rien, dit-elle, rouge, suffoquée, dans un état violent; hier, j'ai laissé ma sonnerie...

A ces mots, je me troublai et regardai Lambin avec inquiétude; il me fit signe que je ferais bien de sortir.

Barbette continuait sans rien voir : « ... Dans ma chambre; le soir, je la remonte comme d'habitude; je mets l'aiguille à cinq heures pour être éveillée... je t'en souhaite ! elle n'a pas encore sonné, et il est huit heures, et le chocolat ne bout pas.

Grand-père tendit la main pour prendre le réveil et l'examiner; il ouvrit la boîte de verre, et de l'eau s'en échappa couvrant la nappe de taches verdâtres.

— De l'eau, cria Barbette, au comble de la surprise; de l'eau maintenant, il ne manquait plus que cela !

Et elle nous prenait tous à témoin de son horreur pour cette eau malpropre et indécrite. Alors, ses yeux rencontrèrent ceux de Lambin, qui me désignaient avec une telle éloquence que la lumière se fit tout à coup dans l'esprit de Barbette.

Mais grand-mère avait vu aussi, et se tournant vers moi :

— Lucie, qu'as-tu fait au réveil ? me demanda-t-elle.

— Je l'ai emporté dans le bateau.

— Tu as le diable au corps ! dit grand-père, qui, prévoyant une punition, espérait adoucir mon juge en prononçant cet arrêt sévère.

— Levez-vous de table, mademoiselle; il y a du pain à la cuisine; si Barbette est assez bonne pour vous en donner, je l'y autorise, dit grand-mère avec dignité.

— Oh ! la pauvre chérie, criait Barbette en m'emmenant, si j'avais su seulement !...

Et je mangeai mon pain sec à l'arôme vanillé du chocolat de mes parents, qui bouillait tout doucement sur un coin du fourneau.

Puis, vint le tour du verbe irrégulier, qui ne manquait jamais d'intervenir dans les circonstances critiques de ma vie, et, sur le soir, nouvelle alerte; tandis que je cherchais mon imparfait du subjonctif, qui était introuvable, grand-mère cherchait son paroissien, tout aussi insaisissable.

— Barbette, Lambin, vous n'avez pas vu mon livre de messe ?

Lambin l'avait parfaitement vu sur les joncs séchant au soleil, mais, pour m'éviter un reproche, il répondit :

— Je n'ai pas vu Madame rentrer avec.

— C'est que je l'aurai laissé à l'église.

Le bedeau, la femme des chaises, le suisse, interrogés, n'eurent qu'une réponse : « Nous ne l'avons pas vu », mais les soupçons ne se portèrent pas sur moi, et j'en fus quitte pour la peur.

« Dimanche, nous retournerons à notre île et je rapporterai le livre », pensai-je avec cette confiance des enfants qui arrangent tout à leur gré, et s'étonnent fort si quelque chose vient à la traverse.

Justement, la pluie s'établit cette semaine-là avec une persistance bien légitime en novembre, et quand vint le dimanche, on n'apercevait plus que la tête des saules émergeant d'une eau limoneuse. Il fallait renoncer à la joie entrevue et au sauvetage du paroissien.

Grand-père était très vif, on a pu s'en apercevoir déjà, ou tout au moins s'en douter; cette promptitude, cette vivacité de paroles sembla s'accroître avec l'âge, à proportion que l'âge accusait plus de lenteurs chez grand-mère.

A quelques jours de là, un soir, comme Georges et moi nous jouions aux dominos, installés devant le feu sur deux petits tabourets avec une chaise pour table, cette impatience de grand-père se révéla d'une façon tout à fait anormale.

Lambin entra avec une dépêche télégraphique sur son plateau; elle était pour le père de Georges et n'avait rien d'intéressant; mais la vue seule du petit papier bleu troubla grand-mère, qui coupa une carte maîtresse dans des conditions lamentables pour grand-père.

Celui-ci, dans un paroxysme d'indignation, s'écria : — Serine, va !

Serine ! Grand-mère en fit un sursaut qui entraîna la chute de ses lunettes; le docteur se précipita pour les ramasser, ce qui lui permit de dissimuler une forte envie de rire, tandis que M. Le Monnier, d'un geste superbe, écartait le bras comme pour repousser l'adjectif irrévérencieux, et disait avec un étonnement comique :

— Oh ! Philémon !

Ce n'était pas la première fois que j'entendais appeler grand-père de ce nom, dont l'origine m'était inconnue, je profitai de l'occasion pour demander quelques éclaircissements à Georges.

Il me raconta la jolie fable païenne que chacun sait, et qui me charma; seulement, je fis cette objection :

— Pourquoi appelle-t-on grand-père le colonel Philémon, et ne dit-on jamais M<sup>me</sup> Baucis à grand-mère ?

— Je ne sais pas, me répondit Georges, mais je vais chercher.

Il posa d'abord le double-six, dont il était heureux de se défaire; puis il baissa les yeux pour réfléchir à ce pourquoi embarrassant.

— Je ne trouve pas, me dit-il, enfin; mais, tout à l'heure, pendant qu'on prendra le thé, je le demanderai à mon père.

Je ne pensais plus à tout cela, bien entendu, lorsque, après la tasse de pékao et le quartier de brioche, nous reprîmes nos dominos avec une seconde chaise pour déposer quelques provisions de bouche prélevées sur le plateau de Lambin afin d'intéresser notre partie.

— Je sais, reprit Georges.

— Qu'est-ce que vous savez ? lui demandai-je surprise.

— Pourquoi on ne dit pas M<sup>me</sup> Baucis; c'est que la fidélité du cœur est si naturelle aux femmes, qu'on ne leur en fait pas un mérite.

— Ah ! Alors les hommes oublient ceux qu'ils aiment, repris-je étonnée et même un peu scandalisée, car j'étais très intimement pénétrée de la supériorité du masculin sur le féminin en toutes choses.

— Double-six, dit Georges, qui avait toujours ce domino encombrant dans son jeu.

Et il ajouta avec le même ton paisible :

— Oui, il paraît; mais ça m'étonne beaucoup, et je suis bien sûr, moi, que je ne vous oublierai jamais.

Cette assurance me plut tout à fait, et je regrettai aussitôt que l'heure de la séparation entre nous approchât si vite.

— Est-ce que vous viendrez l'année prochaine ? lui demandai-je sous l'empire de ce regret.

— Oui, si mon père y est encore; mais, dans tous les cas, je reviendrai quand j'aurai fini mes études pour vous faire une visite.

— Nous nous amuserons bien plus alors, parce que nous nous connaissons déjà; cette année, nous avons perdu beaucoup de temps en préliminaires. Je vais bien m'ennuyer quand vous serez parti.

— Pas moi; je vais travailler.

— Et le travail vous désennuie ! lui dis-je avec un étonnement qui n'avait rien de joué.

— Oh ! oui, me répondit-il d'un air convaincu.

Ce soir-là, je restai jusqu'au départ de nos invités; quand ils furent bien emmitouffés dans leurs vêtements d'hiver, car la bise était froide, Lambin ouvrit le lourd portail de l'abbaye et j'embrassai tristement mon camarade devant le trou noir de notre entrée béante. Georges partait le lendemain matin.

Puis je montai me coucher; et quand je fus

dans mon lit d'enfant, la tête doucement posée par grand'mère sur mon oreiller, je lui dis comme chaque fois, du reste, mais avec un vague sentiment de solitude qui me serrait le cœur :

— Bonne-maman, laisse la porte ouverte.

Cette porte donnait dans la chambre de mes grands-parents et j'aimais par-dessus tout m'endormir bercée par leurs voix, qui se faisaient plus douces pour ne pas troubler mon repos.

Ordinairement, ils échangeaient leurs impressions sur les petits événements du jour ou parlaient de leurs affaires :

— Adèle, as-tu pensé au bois ?

— Tiens, Victor, une lettre de M<sup>me</sup> Bréard.

— M. Padoue a bien mauvaise mine.

— Il est bilieux, c'est son intendance qui lui a laissé ça, etc., etc.

Ou bien encore, et ceci était moins innocent que je ne le croyais alors, ils parlaient de moi :

— Lucie est de plus en plus paresseuse et indisciplinée, disait grand-père.

— Nous serons obligés de la mettre en pension si elle continue, répondait grand'mère.

— Cela me fera plus de chagrin qu'à elle.

— Pauvre petite, elle se prépare de mauvais jours !

Quand j'entendais ces phrases terribles, je sortais d'entre les cornes moelleuses de mon oreiller une tête effarée, j'écoutais le cœur bondissant de crainte à la pensée que quelque effroyable résolution allait sortir de ce conciliabule et j'étouffais à grand-peine un sanglot déchirant.

Les quitter ! Mon doux foyer, mes seules tendresses ! Oh ! mieux valait mourir.

Et, pour huit jours, j'étais docile et travailleuse.

Mais, ce soir-là, on ne parla pas de Lucie ; on ne dit même rien du tout pour commencer. J'entendis grand'mère renfermer son bonnet

dans l'armoire à glace, qui grinçait en hiver, tandis que bon-papa, qui marchait en long et en large, montait sa montre et venait l'accrocher au coin de la cheminée. Puis il se mit à tousser d'une façon lamentable.

— Tu es enrhumé, Victor ? dit grand'mère d'une voix un peu sèche.

— Non, ma mie, c'est un chat.

Silence.

Grand'mère mettait ses ondulations sur des épingles.

Grand-père tousse encore ; puis, d'une voix enrouée :

— Adèle ?

— Mon amie ?

— Tu es fâchée ? Ma femme, sois bonne.

— Serine ! répondit grand'mère sans rire.

— Oui, c'est mal, je le sais bien ; mais, que veux-tu, c'est dit maintenant, rien n'y fera ; oublie-le seulement, je t'en prie, Adèle.

— Tu ne m'aurais pas dit cela il y a vingt ans, reprit bonne-maman ébranlée ; et cependant, je jouais tout de travers à cette époque ; mais c'était charmant alors, tu riais de mes bévues...

— C'est que tu étais si gentille dans ta gaucherie, avec un air grave et un regard suppliant lorsque tu te trompais. Je me rappelle un soir...

Il me sembla alors entendre un frôlement dans la muraille : C'est Jupiter, pensai-je, qui va leur rendre la jeunesse. Non, c'était une souris qui traînait dans le grenier une coquille de noix que j'y avais mise à son intention ; mais je restai persuadée que le maître des cieus venait d'intervenir, et je m'endormis tout à fait sur ces mots de grand'mère :

— Il y a déjà quarante ans !

C. DE LAMIRAUDIE.

(La suite au prochain numéro.)

## ECONOMIE DOMESTIQUE

### CROQUETTES DE POMMES

(Entremets)

Faire cuire les pommes en marmelade, les retirer du feu, les laisser refroidir, puis y mettre quatre ou cinq jaunes d'œufs. Remuer bien le tout, sucrer, et parfumer avec de la vanille ou de la fleur d'oranger. Faire des boulettes allongées, les rouler dans la farine, puis les tremper dans des blancs d'œufs battus. Les passer de nouveau dans de la mie de pain et les verser dans la friture bien chaude.

On les dispose en pyramide sur un plat et on sert très chaud après les avoir saupoudrées de sucre.

# REVUE MUSICALE

Théâtres lyriques : Opéra. — Opéra-Comique. —  
Concerts. — Nouveautés de choix.



Les derniers mois ont été funestes à nos mélodieux oiseaux chanteurs. A l'Opéra, de nombreux congés ont dû être accordés et ont nécessité des changements qui n'ont pas été sans intérêt.

*Thaïs* paraîtra peut-être sur notre première scène avant que ces lignes soient sorties des presses. Nous en donnons la distribution définitive, en attendant l'analyse, avec tous les rôles appris en double pour parer aux événements :

Athanaël...	MM. Delmas.	MM. Bartet.
Nicias.....	Alvarez.	Vaguet.
Palémon...	Delpouget.	Douaillier.
Thaïs.....	M <sup>me</sup> S. Sanderson.	M <sup>me</sup> J. Marcy.
Crobyle....	J. Marcy.	Augussol.
Myrtaïe...	M <sup>me</sup> Héglon.	Bauvais.
Albine.....	M <sup>me</sup> Bauvais.	Fayolle.

A l'Opéra-Comique, la grippe a causé aussi quelques déceptions. Une des plus regrettables est celle qui continue à priver le public de l'œuvre si intéressante de M. César Cui : *Le Flibustier*. L'indisposition de M. Taskin, survenue dès les premières représentations de ce charmant ouvrage, semble avoir dégénéré en maladie grave. C'est aussi malheureux pour cet excellent artiste que pour les auteurs. Quant au public, il lui reste la partition, pour prendre connaissance du *Flibustier*, et nous rappelons à nos lectrices qu'elles peuvent la demander dans nos bureaux.

Quant à la première de *Falstaff*, dont les études sont menées avec enthousiasme, on la fixe vers la mi-avril. M. V. Maurel est attendu d'un jour à l'autre pour reprendre le rôle qu'il a créé avec tant d'autorité, et l'illustre maître, Verdi, ne tardera pas à le rejoindre pour mettre la dernière main à son œuvre. En attendant, M. Carvalho a fait une tentative des plus artistiques en introduisant sur la scène de l'Opéra-Comique un drame mimé, *Fidès*, un acte de MM. Roger Milès et Rossi, qui n'est réellement qu'une tragédie lyrico-antique. La musique y occupant une place prépondérante explique un peu ce spectacle, où l'on ne parle ni ne chante, sur une scène lyrique.

M. G. Street a écrit, sur un sujet manifeste-

ment lugubre, une excellente partition qui ne le serait même pas assez. Mais il s'y révèle musicien érudit, point banal, et ses idées aussi variées que neuves sont souvent d'une originalité de bon aloi. Son succès n'a pas été moins grand que celui des interprètes : M<sup>me</sup> Lauss, de l'Opéra, et M. Rossi.

L'orchestre de M. Danbé en a merveilleusement fait ressortir les délicates nuances, et les chœurs, qui semblent venir du ciel pour enflammer les courages, ont été fort admirés.

Le célèbre archet de Sarasate n'a cessé d'attirer un public ravi aux concerts Colonne. C'est la perfection absolue dans les plus étourdissantes difficultés de mécanisme comme dans les pages du sentiment le plus intense. L'exécution du *Requiem* de Berlioz, sans avoir été irréprochable, n'en a pas moins été d'un intérêt supérieur, car cette belle œuvre semblait oubliée depuis longtemps. C'est tout à la gloire du chef d'orchestre du Châtelet de l'avoir ressuscitée. M. Warmbrodt a chanté le *Sanctus* avec cette voix mélodieusement pure qui en fait l'un de nos plus séduisants ténors.

Aux concerts d'Harcourt, les beaux récitals d'orgue, donnés depuis trois mois par M. E. Gigout, ont été de la plus grande attraction et ont apporté un relief artistique très favorable à ces séances. Les improvisations de ce maître organiste permettent d'apprécier autant sa merveilleuse virtuosité que son talent de compositeur aussi correct que fécond en inspirations élevées.

Très réussi, le dernier concert de la *Société chorale d'amateurs*. On y a vivement applaudi la première audition de : *Les Tsiganes*, charmant poème d'Ed. Guinand, sur lequel M. G. Hüe a écrit des pages pleines d'entrain et de couleur, d'originalité et de douceur. M. Warmbrodt a délicieusement chanté son solo dans cette œuvre maîtresse. Le grand succès de la séance a été pour M. Paladilhe, dont la remarquable composition : *Les Saintes Maries de la mer* (1<sup>re</sup> audition) a été des mieux interprétées par les chœurs et les solistes : M<sup>me</sup> Auguez de Montalant, MM. Warmbrodt, Auguez, etc., etc.

On aurait pu se croire dans un paradis très peu terrestre à la poétique séance donnée par MM. Cottin frères, pour l'audition de leur cours d'ensemble : mandolines et guitares. Ces distingués professeurs sont arrivés à produire les plus ravissants effets de timbres avec ces instruments réunis, auxquels, dans cer-

tains numéros d'un programme vraiment artistique, ils avaient adjoint l'orgue et ses voix célestes, la harpe et ses voix éoliennes. Il va sans dire que le plus beau des instruments, la voix humaine, était représenté par des artistes de premier ordre.

Le morceau d'ouverture, *Sérénade de mandolines*, de Désormes, ainsi qu'un *Menuet*, de Valensin, ont été enlevés et détaillés avec autant d'ensemble que de délicatesse par ce gracieux orchestre, qui ne réunissait pas moins de trente-cinq dames et demoiselles.

La *Ninon*, de Delibes, accompagnée sur mandoline et guitare par les frères Cottin, a été chantée par M. Alfred Cottin qui au talent de guitariste joint celui de diseur et de chanteur fort attrayant. Sa *barcarolle*, *En ramant*, nous a montré sa science comme compositeur : cette pièce est d'une grâce exquise et son arrangement du *Prélude*, de Gounod, avec harpe et orgue, a produit dans l'auditoire une véritable sensation de musique céleste.

L'impression ne s'est pas changée en écoutant, dans le numéro suivant, la superbe voix de M<sup>me</sup> Crabos, qui a délicieusement chanté le *Rossignol* et la *Guitare*, de Clapisson, avec autant de légèreté que de sentiment. Après avoir vocalisé de façon à rendre le rossignol lui-même jaloux, et mêlé ses joyeux trilles aux vaporeuses envolées des mandolines, elle a raconté la mort du chanteur des nuits heureuses avec un accent à émouvoir toutes les charmantes fauvettes qui l'écoutaient : « Pauvre rossignol ! »

La sympathique virtuose a ensuite fait apprécier sa parfaite diction dans cette coquette page : *En dansant la gavotte*, qu'elle dit si exquisement, et dont l'auteur, M. Gaston Lemaire, est venu la féliciter, sanctionnant ainsi les bravos unanimes de ce public de choix.

M. Martenot, jeune harpiste de talent remarquable, lauréat du Conservatoire et élève favori d'Hasselmans, a obtenu un vif succès dans une *Gavotte* de sa composition.

La *Danse arabe*, de Samuel Rousseau, et *Aspiration religieuse*, de A. Guilmant, ont été rendues dans un pur sentiment par M<sup>lle</sup> Taine, sur l'orgue Mustel.

M<sup>me</sup> Boidin-Puisais a obtenu tous les suffrages en prêtant la maëstria de son beau contralto au *Noël*, de A. Holmès, qu'elle a chanté dans un irréprochable style. Son succès n'a pas été moins grand dans le duo accompagné de harpe : *Barcarolle des Contes d'Hoffmann*, où le pénétrant soprano de M<sup>me</sup> Crabos mêlait son timbre sonore, d'un si grand charme, aux cordes profondes de cette excellente artiste si souvent applaudie aux concerts Lamoureux. Ces deux belles voix ont été, de même ici, l'objet des plus flatteuses ovations.

Tous les morceaux des cours d'ensemble, tels que *La Pluie*, de David, *Le concert des Libellules*, de Humblot, *La Petite marche*, etc., orchestrés avec une science parfaite des différents timbres, par M. A. Cottin, ont été longuement applaudis. C'était un juste hommage rendu aux aimables bénéficiaires, dont le talent si distingué a ressuscité de poétiques instruments, des siècles oubliés, et qui conviennent si parfaitement à la jeune fille et à la femme en général.

Aussi, le clan féminin était aussi nombreux qu'élégant à cette gracieuse séance, où l'on a remarqué : Marquis et marquise de Tristan, vicomtesse de Cavalcanti d'Albuquerque, comtesse de Trobriant, princesse Cantacuzène, comte et comtesse de Lavaulx, comtesse de Rochefort, comtesse de Tinseau, comtesse de Kergorlay, MM. Péan, Da Sylva Ramos, Hasto, Stouls, Paulze d'Ivoy, Philippini, comtesse de la Breuille, comte de Thanneberg, Gaston de Visian, etc., etc.

Comme musique très facile pour piano, on ne saurait mieux choisir, pour intéresser et amuser les commençantes, que ces deux mignonnes danses de Stréabog : *Tambour battant*, polka toute joyeuse, et *Cerisette*, polka-mazurka, dont le rythme bien marqué permet aux plus petites mains d'enfant de faire danser. — Pour piano à 4 mains, *Pasquita*, boléro du même auteur, très brillant, quoiqu'à peine d'un degré plus difficile. — La jolie Habanera de Clérice : *Mi Morena*, un peu moins facile, est pleine d'entrain et de légèreté. Editeur : A. Leduc, 3, rue de Grammont.

L'entracte-prélude, *La Neige*, extrait de *Kassya*, de Delibes, est un chant ravissant que la main gauche effleure, pendant que la droite dessine de mélodieuses arabesques. — *Chanson Hongroise*, de Delioux, est au contraire d'une facture énergique et vive, coupée par un cantabile expressif et d'un beau style. Ces deux pièces, de moyenne force, sont pour piano à deux mains. — Comme chant : Deux charmants lieder de von Goldschmidt, dont l'un : *Le Fils du Zéphir*, poétique et vaporeuse page que l'accompagnement en arpèges rend tout à fait aérienne. — *Le Chant de la Fileuse*, d'une facture très neuve, est vraiment séduisant par sa grâce originale autant que naïve. Editeur : H. Heugel, 2 bis, rue Vivienne.

MARIE LASSAVEUR.

\*\*\*

Les éditeurs du *Ménestrel* mettent en vente la partition de J. Massenet : *Thaïs*, la comédie lyrique que le théâtre de l'Opéra vient de représenter dernièrement.

# CAUSERIE



EST encore moi, ma chère tante, avec mes éternelles admirations pour la mer, le soleil, les étoiles et les fleurs. Voici trois mois que j'en parle à toi et à tous ceux qui veulent bien m'écouter; en te donnant de mes nouvelles aujourd'hui, je tâcherai de ne pas trop me livrer à ce cher raba-

chage. On prétend, et on n'a pas tout à fait tort, que la vie de province est difficile à conduire au milieu des écueils de la susceptibilité, de la curiosité, de la jalousie et de la médisance qui en est le fruit. Dans les petites villes, on vit si près les uns des autres qu'on ne peut ignorer les actions de chacun, on a si peu de distractions, de nouveautés intéressantes qu'on cherche à en créer avec ce qui vit autour de soi; mais que dire de l'excitation et de la rivalité qui naissent entre voyageurs vivant non pas seulement dans la même ville, dans la même rue, mais dans la même maison, je pourrais presque dire dans la même chambre, tant le voisinage a d'intimité, grâce aux murs de carton et aux portes de papier mâché!

Lorsqu'un nouvel arrivant fait son entrée dans la salle à manger, à l'heure du repas, soudain un silence inquiétant s'établit le long de la grande table, si animée tout à l'heure. Si c'est une femme qui entre, et qu'elle soit jeune, jolie ou très élégante, les autres femmes en perdent plus complètement la parole, tandis que les hommes se redressent légèrement et jettent sur leur propre toilette un coup d'œil inquiet, tout en échangeant avec leurs voisines quelques réflexions sur la nouvelle venue. Ces réflexions, d'ailleurs, sont assez banales, le monsieur ne se souciant pas de se mettre mal avec le clan féminin. Si la nouvelle venue est incontestablement charmante, les autres s'attristent; et alors les cavaliers, experts dans l'art d'être aimables, prennent leur lorgnon, fixent un instant l'objet de tant d'alarmes et, laissant retomber le carré de cristal, déclarent, d'un air entendu et indifférent, qu'elle n'est pas si bien que ça! La voisine remercie par un

sourire d'ange et, peu à peu, la conversation se ranime.

Si c'est une caricature qui entre, les autres femmes sont enchantées, et les épigrammes pleuvent dru sur cette nouvelle victime offerte aux langues cruelles.

Ai-je besoin d'ajouter que si c'est un homme, le même manège se reproduit en sens inverse, c'est-à-dire en substituant un sexe à l'autre?

A l'hôtel, donc, il s'agit de se renseigner, le plus tôt et le mieux possible, sur la famille, la fortune, l'état-civil de celui-ci ou de celle-là: Ses cheveux sont-ils teints? Met-elle de la poudre de riz ou se passe-t-elle quelques crayons aux tempes, aux sourcils et aux lèvres? Puis c'est le tour des enfants:

— Je ne comprends pas cette dame, qui traîne après elle sa pauvre fille à l'âge où celle-ci serait beaucoup mieux en pension.

— Moi, dit une autre, en apprenant que la dame du 37 a laissé ses enfants chez elle, je désapprouve tout à fait qu'une mère se sépare de ces chères créatures; mais, sans doute, si la petite famille était là, on établirait sûrement son âge, et elle a intérêt à laisser ce détail dans l'ombre, etc., etc.

Et les pauvres femmes incriminées, que des raisons de santé, de convenance, ou d'autres plus sérieuses encore ont obligées à agir ainsi, sont jugées sans appel, comme dit Paul, par des inconnues qui ne savent rien de ce qu'elles affirment.

Les huit premiers jours donc on s'observe. Au salon, vous ne causez avec personne et, grâce à un journal qui vous donne une contenance, vous pouvez suivre les conversations, qui vont leur train tout autour de vous.

Voici deux dames, deux amies d'hôtel, c'est-à-dire deux personnes qui ne se connaissaient pas le mois dernier et qui ne se reconnaîtront plus l'année prochaine; que dis-je, elles se détestent déjà:

M<sup>me</sup> C. — Vous êtes beaucoup plus grande que moi.

M<sup>me</sup> H. — Je ne l'aurais pas cru.

M<sup>me</sup> C. — Je vous assure que si.

M<sup>me</sup> H., *secrètement flattée*. — Voici M. L. qui passe; nous allons le faire juge.

M. L., qui n'a plus l'âge des prétentions pour son propre compte, a son franc parler; il met son lorgnon et déclare que M<sup>me</sup> H. a un demi-centimètre de plus que M<sup>me</sup> C.

M<sup>me</sup> H. triomphe de ce jugement de Paris. Paris a soixante ans ! Il est chauve, a des yeux en cocos et pèse 100 kil. ; n'importe, c'est Paris, et Vénus minaude en répétant :

— Je ne l'aurais jamais cru.

A quoi M. L. ajoute, non sans malice :

— Ce qui vous fait paraître si grande, c'est que vous avez les épaules beaucoup plus hautes que Madame.

Vénus a rougi, elle donne un coup d'éventail à ses manches et dit avec impatience :

— Ma couturière est insupportable, elle a la manie de faire des manches qui montent jusqu'aux oreilles....

Soyez sûre que ces deux femmes sont brouillées.

Les jeunes filles échappent mieux à cette influence envieuse qui flotte autour de la table d'hôtes ; en général, la jeunesse est plus indulgente, plus généreuse ; on vit en assez bonne harmonie, à moins que le lawn-tennis ou le croquet... mais, c'est rare.

Au bout d'un mois, tout le monde se connaît dans une station hivernale. On a écrit à des amis communs, on a interrogé les consuls, fait parler les femmes de chambre ; on sait que la marquise est une chanteuse de théâtre en retraite ; que la comtesse a divorcé ; que le baron est un coiffeur de Londres.

C'est le moment de prendre son chapeau, son ombrelle et ses gants pour aller au bord de la mer.

Tu vois, chère tante, que je ne puis me dispenser de te parler d'elle ; ce matin, elle était furieuse, comme les dames de l'hôtel ; et, mal conseillée par le vent d'est qui lui soufflait sa colère au large, elle s'en prenait au vieux rocher, le battant de ses vagues, escaladant ses premières assises pour lui jeter son écume à la face.

Les barques épouvantées, les yachts de plaisance, au premier signe de son courroux, avaient pris la pleine mer pour n'être pas brisés entre les vagues éperdues et les écueils.

Le vent était tel que j'ai dû me cramponner à un réverbère pour ne pas être emportée comme une feuille par la tourmente. Au fond de la baie, les vagues, en escadrons pressés, venaient se briser avec un mugissement terrible contre les quais. Au loin, l'eau était verte, de ce vert transparent et profond qu'ont certains yeux perfides, et aussi loin que la vue portait la crête des vagues moutonnait.

Je suis restée ainsi une heure perdue dans la contemplation de cette sublime colère des éléments ; ah ! que j'avais oublié les mesquines querelles de mes semblables !

Comment les hommes peuvent-ils être si méchants, quand la nature est si belle ! Vous

vous lancez des bombes meurtrières, oh ! Parisiens, et vous ne voyez pas, dans l'aveuglement de votre haine, que vous vous nuisez bien plus à ce jeu cruel que ne vous nuiraient de vrais ennemis. Les étrangers, les riches, les oisifs ont profité de ce prétexte pour prolonger leur séjour sur les bords méditerranéens. La saison bat son plein ici ; et pourtant avril a des fleurs pour toute la France et du soleil pour notre Paris. Mais les timides, les effrayés ont renoncé à lui rendre visite ; ils préfèrent attendre ici l'époque où ils pourront gagner *la montagne* ; c'est ainsi qu'on désigne la Suisse.

C'est la faute des misérables assassins politiques ; mais c'est aussi celle de ceux qui nous servent dans les journaux comme menu quotidien les faits et gestes de ces bandits, ce qu'ils disent et ce qu'ils taisent, s'ils avaient des bretelles ou des chaussons, les cheveux en brosse ou un complet marron. Leur testament politique, le bon mot de la fin. N'y a-t-il donc rien d'intéressant en dehors d'eux ? On a fait une ovation à la dépouille d'un assassin maladroit qui s'est fait sauter avec son engin meurtrier ; personne n'a dit, que je sache, la mort héroïque de ce jeune ingénieur qui, presque au même moment, a été tué par l'explosion d'un torpilleur à l'essai. Pauvre enfant qui, au seuil de la plus belle existence, disparaît laissant une famille inconsolable. Le jeune millionnaire, sur son lit d'hôpital, demandait seulement qu'on le fit vivre assez pour qu'il pût embrasser encore une fois sa mère. Mais la mort allait plus vite même que l'amour maternel, et, quand il vit que la fin approchait, il fit venir l'aumônier et lui dit :

— Prenez le nom des ouvriers qui ont été blessés avec moi, vous les donnerez à ma mère, elle ne les abandonnera jamais.

Voilà comment se vengent certains riches, et comment savent mourir ceux qui vivent dans le devoir.

Ce souvenir ému m'enlève l'envie de te parler d'autre chose, ma chère petite tante ; d'ailleurs, je t'en ai dit aussi long qu'un moraliste eût pu le faire ; il est temps que je songe à ma nichée, qui attend impatiemment que je ferme cette lettre pour aller cueillir des pâquerettes et des anémones le long des sentiers que foule chaque matin l'impératrice d'Autriche. Tu vois que nous ne fréquentons pas de petites gens.

YVONNE.

Pour copie conforme :

C. DE LAMIRAUDIE.

DEVINETTES

Acrostiche

A l'aide des lettres suivantes, former six mots français qui, par le choix de leur quatrième et de leur troisième lettres dans le sens vertical, donneront le nom d'un célèbre poète du XVII<sup>e</sup> siècle et d'un de ses chefs-d'œuvre :

CA..E  
AC..T  
GR..E  
BA..N  
CO..E  
CR..R

(Eniëdam a la Remuëe.)



Rébus graphique

Prière de lire ce qui suit :

cause      van  
            \_\_\_\_\_      FF è  
cause      amen

(Une Sphinx.)



Paroles célèbres

Quel est le prince surpris par une tempête qui dit aux bateliers effrayés :

« Vous ne périrez pas, je suis avec vous ».

(M. Regnaud.)

Mots en carré

1<sup>o</sup> Genre de peinture. — 2<sup>o</sup> Fille de Minos. — 3<sup>o</sup> Ouvert par le soc. — 4<sup>o</sup> Poids d'or ou d'argent. — 5<sup>o</sup> Exprimé. — 6<sup>o</sup> Ce que sont les tortues.

(Une Amie des Ardennes.)

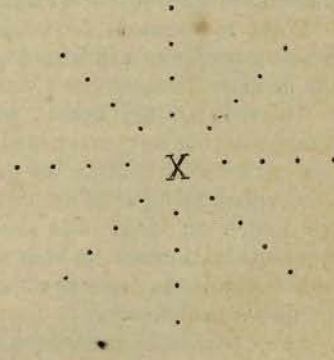
Mots en étoile

Autour de l'étoile : Une fête brillante à Nice.

De gauche à droite : Vêtement. — Végétal. — En Bretagne — Fut changée en rocher. — Dans le ciel. — Petite rivière. — Cher aux malheureux. — Un fauve.

Lettre commune à tous les mots et les finissant : X.

(M. Regnaud.)



Mots en parallélogramme

Horizontalement : Ancien idiome. — Un agent de mort. — Monnaie étrangère. — Parent.

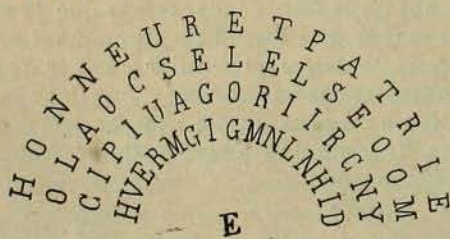
Verticalement : Consonne. — Signifie oui. — Pour le navire. — Têtu et travailleur. — Division de pays. — Les 3/5 d'un navet. — Négation. — Consonne.

(Marguerite Grosjean.)

EXPLICATION DES DEVINETTES DU NUMÉRO DE MARS

ENIGME : Une montre.

MOTS EN ÉVENTAIL :



PROBLÈME POINTÉ :

Voyelles · Où vas-tu donc, petit oiseau  
Ainsi volant à tire-d'aile?

Consonnes : Viens me chanter ta ritournelle,  
L'air est si pur, le ciel si beau.

DEVICES : Jacques Cœur.

MOTS EN TRIANGLE :

F E N E L Q N  
E R U D I T  
N U B I E  
E D I T  
L I E  
O T  
N

LETTRES INCONNUES :

H Henri.  
E Aimée.  
L Elisa.  
E Serge.  
N Edmonde  
E Claude.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, 14, rue Drouot.

Paris — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.